

» ployera après la révulsion ; mais à la  
 » vérité, elle n'attirera pas de si grands  
 » inconvéniens.

» Art. VI. La *théorie* que nous éta-  
 » blissons, est autorisée par un exem-  
 » ple bien frappant. Il n'arrive que  
 » trop souvent aux femmes en cou-  
 » ches, que les *voidanges* sont dimi-  
 » nuées ou supprimées avec des mar-  
 » ques évidentes d'embarras de *phlo-*  
 » *gose*, ou d'inflammation dans la  
 » matrice. Dans ce cas-là, tout le  
 » monde convient qu'il faut saigner ;  
 » la question est de sçavoir où il faut  
 » le faire. Cependant on peut regar-  
 » der aujourd'hui (a) comme un  
 » point décidé chez les bons Prati-

» (a) M. Mauriceau, sçavamment guidé  
 » par les Médecins de son tems \*, & instruit  
 » par ses propres observations ; pratiquoit dé-  
 » jà cette méthode, & il la conseille avec  
 » confiance. On peut voir ce qu'il en dit dans  
 » les Chapitres de la *Suppression des Voidanges* &  
 » de l'*Inflammation de la matrice après l'accou-*  
 » *chement*, tome 1. de son *Traité des Maladies*  
 » *des Femmes grosses & accouchées*. On peut voir  
 » aussi ce qu'en a écrit le sieur de la Motte,  
 » Chirurgien & Accoucheur de Valognes,  
 » dans son *Traité complet des Accouche-*  
 » *mens*, liv. 5, chap. 6 des *Voidanges* qui

\* Mauriceau n'avoit, comme les Médecins mêmes,  
 autres guides que les préjugés de son tems.

» ciens, que si les *voidanges* sont sup-  
 » primées, ou quand même il y au-  
 » roit encore quelque *suintement*, soit  
 » blanc, soit sanguinolent, si l'inflam-  
 » mation & la douleur qui l'accompa-  
 » gnent sont considérables, il faut sai-  
 » gner du bras pour faire une révul-  
 » sion, & que par ce moyen on calme  
 » l'inflammation, & on rétablit les  
 » évacuations importantes, dont la  
 » suppression cause tant de désordres.  
 » Or, il est visible qu'il faudroit se  
 » conduire d'une manière toute op-  
 » posée, si le raisonnement de M. B.  
 » étoit fondé, & qu'il faudroit dans ce  
 » cas, toujours saigner du pied ; car  
 » si l'on pouvoit jamais espérer de  
 » forcer l'obstacle qui arrête le cours  
 » du sang, ce seroit alors ; circonstan-  
 » ces où on n'auroit que peu de che-  
 » min à lui faire faire pour déboucher  
 » les canaux qui aboutissent dans la  
 » cavité de la matrice ; cas, où au lieu  
 » d'avoir à le faire avancer par des

» coulent durant les couches de la femme,  
 » & de celles qui sont supprimées ; & chap.  
 » 7 de l'inflammation de la matrice, où cette  
 » pratique de la saignée du bras est appuyée  
 » par plusieurs observations considérables, &  
 » par d'heureux succès.

„ tuyaux capillaires, petits & entor-  
 „ tillés (ce qui arrive pour l'ordina-  
 „ re) on n'auroit qu'à le pousser par  
 „ des tuyaux assez courts & assez droits.  
 „ De fréquens succès, observés avec  
 „ toutes les précautions qui peuvent  
 „ garantir de l'illusion, font assez  
 „ comprendre le peu de cas que l'on  
 „ doit faire du raisonnement de M. B.  
 „ car en adoptant ses idées, on se dé-  
 „ termineroit nécessairement à pren-  
 „ dre un parti contraire à celui dont  
 „ l'expérience fait le plus solide éloge.  
 „ Nous venons de prouver les avan-  
 „ tages de la saignée révulsive sur la  
 „ dérivation, ou pour mieux dire,  
 „ nous avons fait voir que la pre-  
 „ mière est aussi propre à diminuer les  
 „ embarras inflammatoires, que l'au-  
 „ tre est capable de les augmenter. Il  
 „ est vrai que jusqu'à présent nous  
 „ avons parlé dans la supposition que  
 „ les inflammations ne sont que l'en-  
 „ gorgement des vaisseaux capillaires  
 „ sanguins, ce qui est le sentiment de  
 „ M. Bianchi, & le plus générale-  
 „ ment reçu; mais nous n'avons pas  
 „ besoin de nous borner à cette seule  
 „ opinion, qui peut être contestée,  
 „ pour démontrer cette vérité. Elle

„ n'est pas moins évidente dans le  
 „ système de quelques fameux Mo-  
 „ dernes, qui ont établi depuis peu,  
 „ que l'inflammation dépend de l'ir-  
 „ ruption des globules du sang dans  
 „ les artères *lymphatiques*. En effet,  
 „ ou l'introduction de la partie rouge  
 „ du sang dans les *lymphatiques*, est la  
 „ suite de la dilatation des artères ca-  
 „ pillaires sanguines, à l'occasion de  
 „ laquelle les embouchures des *lym-*  
 „ *phatiques* qui y prennent naissance,  
 „ s'élargissant, permettent aux glo-  
 „ bules de s'y insinuer, ou bien elle  
 „ dépend de l'impétuosité avec la-  
 „ quelle le sang abondant dans les ar-  
 „ tères sanguines, force les orifices  
 „ des *lymphatiques* qui en sortent. Or,  
 „ dans l'un & dans l'autre cas, la sai-  
 „ gnée dérivative peut être nuisible,  
 „ tandis que la révulsive doit néces-  
 „ sairement soulager. Car comme par  
 „ la dérivation, le sang est détermi-  
 „ né plus abondamment, & avec plus  
 „ de force, vers les artères qui ré-  
 „ pondent aux veines d'où l'on tire du  
 „ sang, il arrive tout à la fois que les  
 „ globules sont plus en état de forcer  
 „ les bouches des *lymphatiques*, en  
 „ faisant, pour ainsi-dire, l'office de

„ coin, & qu'ils trouvent moins de  
 „ résistance dans ces mêmes embou-  
 „ chures pour s'y introduire. Cela est  
 „ aisé à concevoir. Le volume du  
 „ sang & son impétuosité augmentant  
 „ en même-tems par la saignée déri-  
 „ vative, dans tous les rameaux arté-  
 „ riels qui partent du même tronc que  
 „ celui qui répond à la veine ouver-  
 „ te, donnent plus de facilité aux  
 „ globules du sang de vaincre la résis-  
 „ tance des orifices des lymphatiques,  
 „ quand elle demeureroit la même  
 „ qu'avant la saignée, puisqu'ils les  
 „ heurtent plus rudement à cette oc-  
 „ casion, & diminuent dans le même  
 „ instant cette résistance, en aggran-  
 „ dissant la bouche des tuyaux lym-  
 „ phatiques qui s'entr'ouvrent à me-  
 „ sure que les arteres sanguines ac-  
 „ quierent plus de capacité par l'ex-  
 „ tension qu'un nouveau volume du  
 „ sang leur procure nécessairement.  
 „ Ce n'est pas tout encore; comme  
 „ la saignée dérivative attire non-seu-  
 „ lement le sang dans les vaisseaux  
 „ sanguins, dont les productions lym-  
 „ phatiques sont déjà tendues par la  
 „ partie rouge qui s'y est introduite,  
 „ c'est-à-dire, dans le point de l'in-

„ flammation, mais aussi dans tous les  
 „ vaisseaux sanguins qui sont dans le  
 „ voisinage, & qui reçoivent le sang  
 „ du même tronc, il faut qu'ils ac-  
 „ quierent plus de volume à cette oc-  
 „ casion. Cela ne peut arriver que  
 „ l'extravasation de ce qui étoit en-  
 „ gorgé ne survienne, ou que l'in-  
 „ flammation ne s'étende. La preuve  
 „ en est facile; les vaisseaux sanguins,  
 „ par ce surcroît de sang attiré par la  
 „ saignée, se gonflent nécessairement;  
 „ donc ils pressent les lymphatiques  
 „ qu'ils accompagnent: Cette pression  
 „ empêche la lymphe à laquelle les  
 „ globules du sang se sont mêlées, de  
 „ continuer sa route; ainsi, cette pres-  
 „ sion semblable à une ligature, donne  
 „ lieu aux vaisseaux lymphatiques en-  
 „ gorgés de se dilater davantage en-  
 „ tre leur origine & le lieu de la com-  
 „ pression. Cette dilatation, si elle  
 „ n'est portée que jusqu'à un certain  
 „ point, élargit leurs orifices, & fait  
 „ que de nouveaux globules qui n'y  
 „ seroient pas entrés, s'y insinuent:  
 „ Ainsi la tension, la douleur, la rou-  
 „ geur, en un mot l'inflammation de-  
 „ vient plus forte. Mais si cette ex-  
 „ tension est encore plus violente,

„ les vaisseaux lymphatiques crevent,  
 „ & les liqueurs qu'ils contiennent,  
 „ s'épanchent, ce qui produit dans  
 „ la suite des suppurations; ou enfin  
 „ si cette dilatation ne suffit pas pour  
 „ qu'il arrive des crevasses, elle suffi-  
 „ ra au moins à empêcher ces vais-  
 „ seaux de reprendre leur ressort, ce  
 „ qui nuira à la guerison, & la rendra  
 „ plus lente.

„ Ce n'est pas la seule maniere dont  
 „ la saignée dérivative peut augmen-  
 „ ter l'inflammation dans la nouvelle  
 „ hypothèse sur le siège de cette mala-  
 „ die; car, ainsi que nous l'avons dit,  
 „ le sang qui coule dans tous les ra-  
 „ meaux artériels qui partent du tronc  
 „ par où se fait la dérivation, ayant  
 „ plus de mouvement qu'il n'auroit  
 „ eu sans cette circonstance, (puis-  
 „ qu'il n'a pas été obligé d'en perdre  
 „ autant, en le communiquant à ce-  
 „ lui qui fuit devant lui pendant la  
 „ saignée,) il heurte plus violemment  
 „ les orifices des arteres lymphatiques,  
 „ il les force, & fait irruption dans  
 „ leur cavité, ce qu'il n'auroit pu fai-  
 „ re, s'il avoit eu quelque degré d'im-  
 „ pétuosité de moins en y abordant;  
 „ ce sang, dis-je, après avoir pu vain-

„ cre la résistance que lui offrent na-  
 „ turellement les embouchures des  
 „ lymphatiques, & s'être glissé dans  
 „ ces tuyaux, les doit dilater, &  
 „ faire une impression sur les vais-  
 „ seaux sanguins qui sont couchés  
 „ dans leur voisinage; ce qui y re-  
 „ tenant le sang, est cause qu'ils ac-  
 „ quèreront plus de volume, & par  
 „ conséquent que les lymphatiques  
 „ qui en sortent, seront plus aisément  
 „ pénétrés par les globules du sang,  
 „ qui feront d'autant plus d'effort  
 „ pour y entrer, qu'en même-tems  
 „ le sang a été poussé plus abondam-  
 „ ment dans les arteres sanguines,  
 „ comme nous l'avons établi, & qu'il  
 „ n'y peut continuer librement son  
 „ cours, en conséquence de la pres-  
 „ sion que les vaisseaux lymphatiques  
 „ y produisent. Ainsi le sang appelé  
 „ dans cette partie par la saignée dé-  
 „ rivative, se déroutera pour s'échap-  
 „ per dans des lymphatiques où il  
 „ n'entreroit pas auparavant; d'où il  
 „ suit que, non-seulement ceux qui  
 „ avoient commencé à recevoir des  
 „ globules du sang, en admettront  
 „ davantage, mais que plusieurs qui  
 „ étoient libres, & dont le diamètre

„ étoit naturel, se chargeront, ce qui  
 „ rendra l'inflammation non - seule-  
 „ ment plus forte, mais sera cause  
 „ qu'elle s'étendra sur un plus grand  
 „ nombre de parties, & par consé-  
 „ quent la saignée dérivative est en-  
 „ core plus manifestement nuisible  
 „ dans cette nouvelle hypothèse, que  
 „ dans celle où l'on établit que l'in-  
 „ flammation dépend d'un obstacle  
 „ que le sang trouve dans les vaisseaux  
 „ sanguins mêmes.

Si l'on fait attention que la sai-  
 gnée dérivative vuide autant que la  
 saignée révulsive; (17) si l'on veut  
 bien se ressouvenir des effets de la  
 décharge que produit la dérivation;  
 (20) si l'on considère combien est  
 petit l'effort de la vitesse du sang, qui  
 alors ne tend qu'à se détourner des  
 vaisseaux engorgés, pour suivre des  
 routes qui le dérober à ces vaisseaux;  
 (39) si l'on fait réflexion aux élo-  
 ges que M. S. donne à la saignée  
 du col, qui certainement est dérivative  
 (24 remarq.) si l'on se ressou-  
 vient de la juste application que nous  
 avons fait des propres principes de  
 M. S. (art. 15. à la fin de la remarq.)  
 l'une de ces choses suffit pour ne lais-

ser à son raisonnement aucune vrai-  
 semblance, & pour se convaincre que  
 les saignées dérivatives ne sont point  
 à craindre dans les embarras de la cir-  
 culation.

L'autorité de M. Mauriceau à la-  
 quelle M. S. vient d'avoir recours,  
 n'est nullement à son avantage. M.  
 Mauriceau ne dit pas qu'il faille prof-  
 crire la saignée dérivative dans les in-  
 flammations de matrice, après avoir  
 employé les saignées révulsives. S'il  
 paroît si porté pour la saignée du  
 bras dans cette occasion, ce n'est que  
 pour s'opposer à la répugnance mal  
 fondée qu'on avoit, & qu'on a en-  
 core aujourd'hui pour cette saignée,  
 dans les maladies des femmes nouvel-  
 lement accouchées; mais il n'exclud  
 pas la saignée du pied, au contraire, il  
 l'ordonne formellement, & en termes  
 exprès (a). » On n'oubliera pas, dit-  
 „ il, la saignée du pied, ou celle du  
 „ bras, selon que les accidens causés  
 „ par la suppression des vuidanges le  
 „ requierent, & il ne faut pas pour  
 „ lors suivre aveuglement l'opinion

(a) Mauriceau, au Chap. 10. de la sup-  
 pression des vuidanges, Livre 3, page 406 de  
 la seconde Edition.

„ de plusieurs femmes, qui croient  
 „ que la saignée du bras est pernicieu-  
 „ se en cette occasion. Elles ont pres-  
 „ que toutes cette imagination si for-  
 „ tement enracinée dans leur tête,  
 „ que si une accouchée vient à mou-  
 „ rir après avoir été saignée du bras,  
 „ elles ne manquent pas de dire ab-  
 „ solument que c'en a été la cause;  
 „ mais elles font tels discours sans  
 „ aucune connoissance; car la saignée  
 „ du bras doit être quelquefois pré-  
 „ férée à celle du pied, & d'autre  
 „ fois celle du pied se fait plus sûre-  
 „ ment que celle du bras; comme par  
 „ exemple, supposons une femme fort  
 „ replette d'humeurs dans toute l'habi-  
 „ tude, qui ait suppression de ses vui-  
 „ danges, pour raison de quoi une  
 „ inflammation de matrice lui soit  
 „ survenue, ayant, outre, cela une  
 „ grosse fièvre, & une grande diffi-  
 „ culté de respirer, ainsi qu'il arrive  
 „ ordinairement en ces rencontres, il  
 „ est très-certain que si on saignoit  
 „ d'abord du pied cette femme, qui est  
 „ extrêmement pléthorique, on atti-  
 „ roit vers la matrice une si grande  
 „ abondance de ces humeurs, dont  
 „ toute l'habitude regorge, que son

„ inflammation en seroit beaucoup  
 „ augmentée, & par conséquent tous  
 „ les accidens de la maladie; mais il  
 „ vaudroit bien mieux, en ce cas, dé-  
 „ sembler au plutôt l'habitude par  
 „ la saignée du bras premièrement,  
 „ après quoi les plus pressans acci-  
 „ dens étant en partie diminués, on  
 „ pourroit fort à propos venir à celle  
 „ du pied; car par ce moyen, la na-  
 „ ture qui étoit presque accablée sous  
 „ le faix de l'abondance des humeurs,  
 „ en étant allégée d'une partie, do-  
 „ mine & régite plus facilement le res-  
 „ te; mais au contraire, s'il y a sup-  
 „ pression des vuidanges, sans appa-  
 „ rence de grande plénitude au corps,  
 „ & sans aucun notable accident,  
 „ pour lors on peut pratiquer d'abord  
 „ la saignée du pied, si on le souhai-  
 „ te: Néanmoins je trouverois sou-  
 „ vent à propos qu'elle fût précédée de  
 „ quelques-unes du bras, pour déga-  
 „ ger par ce moyen plus promptement  
 „ la poitrine, à laquelle on doit par-  
 „ ticulièrement avoir égard en cette  
 „ occasion. C'est pourquoi je ne suis  
 „ pas de l'opinion de *Mercurial*, qui  
 „ veut qu'en toutes suppressions de  
 „ vuidange, on saigne toujours d'a-

» bord la femme du pied, & non pas  
» du bras.

Ce même Auteur dit encore dans  
le Chapitre suivant (a) : » On éva-  
» cuera & on détournera l'abondan-  
» ce des humeurs par le moyen de la  
» saignée, laquelle se doit faire au  
» commencement du bras, & non du  
» pied, pour la raison dite au pré-  
» cedent Chapitre, la réitérant sans  
» perdre beaucoup de tems (car l'ac-  
» cident est pressant) jusqu'à ce que  
» la plus grande plénitude soit éva-  
» cuée, & l'inflammation de matrice  
» un peu diminuée; après quoi en-  
» viendra à celle du pied, si la chose  
» le requiert ». Dans le Chapitre 16,  
parlant de l'inflammation des mam-  
melles qui arrive à la femme nouvel-  
lement accouchée, il répète la mê-  
me chose (b). » Or, le principal &  
» le plus assuré moyen d'empêcher  
» que les humeurs ne se portent en  
» si grande abondance aux mammel-  
» les, & qu'il n'y survienne pour ce  
» sujet inflammation, c'est de procu-  
» rer une bonne & ample évacuation

(a) Mauriceau, Liv. 3, Chap. XI. de l'in-  
flammation de matrice, pag. 409. 2e. Edition.

(b) Page 421.

» des

» des vuidanges par la matrice. C'est  
» pourquoi, si elles étoient suppri-  
» mées, on les provoquera comme il  
» a été dit autre part; car par cette  
» évacuation, toutes les humeurs  
» prendront leur cours vers les par-  
» ties inférieures. On désemplira toute  
» l'habitude du corps par le moyen  
» de la saignée du bras, après quoi,  
» pour une plus grande diversion, &  
» & pour faire couler d'autant plus les  
» vuidanges, on viendra à celle du  
» pied.

Plusieurs observations de cet Au-  
teur appuient la même pratique, &  
on y voit que selon lui, il n'est pas  
nécessaire, pour y réussir, de tirer la  
moitié du sang avant que de venir à  
la saignée dérivative; il suffit qu'elle  
soit précédée de deux ou trois sai-  
gnées révulsives.

Cet endroit n'est pas le seul où  
M. S. cite sur le même sujet, & avec  
éloge, des Auteurs qui ne lui sont  
pas plus favorables. » Hippocrate (a),  
» dit M. S. le génie de la Médecine,  
» expliquant dans un de ses Ouvrages,  
» les regles générales qu'on doit sui-

Regle des  
anciens Mé-  
decins sur l'u-  
sage de la sai-  
gnée dériva-  
tive.

(a) Tome 2, page 9.

O

» vre dans les saignées révulsives ,  
 » marque en termes exprès, qu'on  
 » doit toujours attirer en bas, lors-  
 » que le mal est en haut, & attirer au  
 » contraire en haut, lorsque le mal est  
 » en bas. Il parle plus clairement en-  
 » core sur cette matière dans un au-  
 » tre Traité, où il établit comme une  
 » règle certaine, qu'on doit toujours  
 » faire les saignées dans les endroits  
 » les plus éloignés des parties où le  
 » malade sent de la douleur, & où les  
 » dépôts sont à craindre. C'est une  
 » maxime qu'il devoit regarder com-  
 » me très-vraie & très-importante,  
 » puisqu'il a pris soin de la répéter  
 » dans un autre endroit de ses Ouvra-  
 » ges, & de la répéter à peu-près dans  
 » les mêmes termes.

Voilà Hippocrate, à ce qui pa-  
 roît, entièrement conforme aux idées  
 de M. S. Ne sembleroit-il pas que  
 ce Fondateur de la Médecine se fe-  
 roit déclaré pour la saignée révul-  
 sive, à l'exclusion & au préjudice de  
 la dérivative? On penseroit que la  
 doctrine dont nous prenons la défen-  
 se, ne seroit pas de si ancienne date.  
 Qu'on se donne pourtant de garde de  
 le croire. Dès le tems de cet ancien

Auteur, on avoit des idées avanta-  
 geuses de la dérivation. Dès lors,  
 comme à présent, le préjugé en avoit  
 réglé l'usage. En effet, Hippocrate la  
 recommande expressément. « *Deri-*  
 » *vatione, inquit, uti oportet, ubi re-*  
 » *vulsioni aliquid concesseris.* Hip. lib.  
 » 6. Epid. Sect. 2.

» *In doloribus leniendis, proximum*  
 » *ventrem purga, proximum vas seca.*  
 » Hippoc. lib. 6. Epid. lect. 6. art. 7.

» *In dorſi & coxendicis doloribus ex*  
 » *poplitibus & malleolis exterioribus ve-*  
 » *næ sectionem facere oportet.* Hip. de  
 ossium naturâ.

» *In lumborum & pudendi doloribus*  
 » *ex venis poplitis vel malleolis mittatur*  
 » *sanguis.* Hip. lib. de naturâ homi-  
 nis.

» *In anginâ, venæ quæ sub linguâ,*  
 » *secandæ.* Hip. lib. 3. de morb.

» Galien (a), dit M. S. rempli de  
 » l'esprit d'Hippocrate, toujours atten-  
 » tif à en développer les décisions, suit  
 » les mêmes principes. Aussi M. S.  
 » donne-t'il lui-même des passages de  
 » cet Auteur, lesquels rapportés ici,  
 » paroîtront aussi favorables à notre sen-

(a) Tome 2, page 10.

timent, qu'ils sont contraires à celui de M. S. » *Neque verò prætermittenda est ea, quæ à partis situ sumitur, in dicatio; ut pote quæ maximè doceat per quæ & quomodò & undè fieri debeat evacuatio: confluentium igitur adhuc humorum revulsio, quam Hipocr. antispasin vocat, obsidentium verò jam partem derivatio est remedium.* Galen. lib. 2. ad Glaucon, cap. 4.

» *Porro summam ut dicam incipientes phlegmones revulsu evacuare oportet; quæ inveteratæ sunt ex ipsis, si fieri potest, affectis partibus; quod si nequeat, saltem ex vicinis. Etenim in incipientibus avertere quod influit, expedit; in inveteratis autem, ipsum tantum quod affectæ parti infixum est, evacuare.* Galenus de curandi ratione, per venæ sectionem cap. 19.

M. S. a encore été nous chercher des armes dans Oribase, dont la réputation, dit-il (a), fut autrefois si grande,

*In principio inflammationum vena secanda est ad revellendum. In inveteratis præcipuè mittendus est sanguis ex*

(a) Tome 2, page 12.

*ipsis affectis partibus; si ab iis non queas, à propinquis mittito.* Orib. Synop. lib. 1. cap. 10.

Rapprochons aussi les passages que M. S. a pris d'Aëtius, & d'Actuarius; ils ne sont pas moins pour nous, ni moins opposés à M. S.

» *Oportet autem in omnibus quidem inflammationibus incipientibus revulsorie facere venæ sectionem.... verum in affectionibus diuturnis, maximè quidem ex ipsis partibus; sin minus ex propinquis.* Aëtius Tetrab. 1. Serm. 3. cap. 12.

» *Dum adhuc oberrant humores, & incertâ sede vagantur, revellere melius est; at ubi sedem jam fixerunt, & loco cuiquam infixi hærent, ex propinquiori parte evacuare utilius est.* Actuarius de method. medendi lib. 3. cap. 1.

Fernel, Sennerte, que M. S. appelle aussi à son secours, ne sont pas moins favorables à la dérivation.

» *Opportunè autem derivatio administratur, cum revulsione præmissâ fluxionis impetus & ardor jam recedit.* Fern. meth. medendi lib. 2. cap. 5.

» *Tempus commodum derivationi est, cum materia in partem influxit,*

„ & copia materiæ jam dempta est,  
 „ affluxusque sedatus “. Sennert. Instit.  
 lib. 5, part. 2, Sect. 1, cap. 19.

Nous omettons ici les textes de Riviere, de Bellini, & d'autres Auteurs que M. S. allegue, & qui ne sont pas moins contraires à ses idées. Nous avons déjà suffisamment fait voir que M. S. se trouve directement contredit par les témoignages dont il veut se prévaloir, pour justifier (a), dit-il, son opinion sur la nouveauté dont on l'accuse, & pour détromper, s'il se peut, M. Hequet. Comment ces témoignages que M. S. a choisis, pour détromper M. Hequet, ne l'ont-ils pas détrompé lui-même? Comment prétend-il qu'ils sont pour lui contre M. Hequet, sans être contre lui pour M. Bianchi? M. S. qui appelle les autres au tribunal de ces Auteurs si respectables, quand il croit qu'ils prononcent favorablement pour sa cause, prétendrait-il avoir droit de se soustraire à ce même tribunal, lorsque ces Auteurs se déclarent contre lui? Pour nous, nous déclarons que nous ne prétendons point nous pré-

(a) Tome 2, page 9.

valoir des suffrages de ces grands Maîtres, qui n'avoient pas les connoissances pour prononcer décisivement sur cette matiere.

## X L.

*Les effets de la dérivation & de la révulsion ne sont ni nuisibles, ni utiles dans la cure des inflammations.*

Nous venons de prouver dans l'article précédent, qu'il ne se fait point de dérivation dans les vaisseaux de la partie enflammée, parce que l'obstacle qui arrête le sang dans ces vaisseaux, intercepte la dérivation dans ces mêmes vaisseaux; puisqu'il y intercepte le cours du sang, & que la dérivation ne peut s'étendre que dans les vaisseaux où la circulation est libre. Nous avons fait voir de plus, art. 38, que la dérivation est bornée aux capillaires artériels qui communiquent immédiatement avec les ramifications de la veine piquée, & que ces vaisseaux sont immédiatement exposés aux effets de la ligature qui y retardent beaucoup plus le cours du sang, que la dérivation ne peut l'accélérer. Ainsi, il y a peu de cas où la dérivation puisse s'étendre jusqu'à la

partie où est l'inflammation, & si elle s'y étend, elle ne pénètre pas jusques dans les vaisseaux où le cours du sang est arrêté; de plus, la ligature annulle ses effets dans les vaisseaux où elle peut avoir lieu. Nous avons vu aussi que la révulsion n'a d'autres effets que ceux de l'évacuation, & qu'elle n'est que l'évacuation même, que cette évacuation est égale dans tous les vaisseaux du corps où la circulation du sang est libre, & qu'il n'y a que les vaisseaux où cette circulation est interceptée, qui en soient privés; ainsi la révulsion n'a point d'effets particuliers dans aucune partie du corps où l'évacuation a lieu; c'est-à-dire, dans aucune partie du corps où la circulation est libre, & elle n'en a aucun dans les vaisseaux où le cours du sang est arrêté; elle n'en a donc point par conséquent dans ceux où réside l'inflammation. Ainsi, ni les effets de la dérivation, ni ceux de la révulsion, ne peuvent être nuisibles ni utiles dans la cure des inflammations.

La cure des inflammations est indépendante de la révulsion & de la dérivation.

De plus, l'étiologie des inflammations, & le mécanisme de leur guérison, nous font assez comprendre

que quand la dérivation & la révulsion s'étendroient jusques dans les vaisseaux où réside l'inflammation, ils n'y produiroient qu'un effet passager & inutile, parce que la guérison d'une inflammation ne consiste pas dans une diminution passagere du sang qui est arrêté, mais dans l'abolition de l'obstacle même qui arrête le cours du sang, c'est-à-dire, dans le relâchement des capillaires artériels qui sont froncés par la cause irritante qui a occasionné & qui entretient l'inflammation: Ainsi c'est ce relâchement qu'il faut obtenir pour dissiper l'engorgement & l'inflammation. Or, il est facile de concevoir que si les saignées procurent cet avantage, ce n'est pas par une petite diminution passagere du sang qui est arrêté dans les vaisseaux engorgés, & que c'est en agissant précisément, comme nous l'avons dit, par la spoliation, sur les membranes des capillaires artériels froncés. Par cette spoliation, elles relâchent ces membranes, & débilitent leur force qui les retient dans une sorte de contraction ou de resserrement spasmodique qui s'oppose au passage du sang, & qui cause l'engor-

La saignée n'agit dans les inflammations, que par la spoliation qu'elle cause.

gement de ces capillaires artériels. D'ailleurs, la spoliation, en diminuant beaucoup la consistance de la masse du sang, rend par-là ce fluide beaucoup plus coulant, il parcourt plus facilement les fibres musculuses des membranes des capillaires engorgés; ces membranes se déploient, le cours du sang arrêté dans ces mêmes capillaires se rétablit; alors l'engorgement & l'inflammation disparaissent. Ainsi, quand les saignées dissipent les inflammations, ce n'est point en tant qu'elles sont révulsives ou dérivatives; c'est simplement en tant qu'elles sont toutes spoliatives, qu'elles guérissent ces maladies, & le suffrage général des Praticiens pour les saignées révulsives, & pour les saignées dérivatives, n'est qu'une méprise suggérée par des observations équivoques interprétées par l'ignorance. Mais la lumière dissipe peu à peu ces obscurités; autrefois on étendoit beaucoup plus les avantages des saignées qui se pratiquoient à différentes parties. Celles des artères temporales, celle de la veine frontale, celle de la salvatelle, de la céphalique, de la médiane, de la basilique, de la poplitée, &c

avoient chacune dans l'imagination des Praticiens, des usages particuliers: La découverte de la circulation du sang a fait disparaître ces chimeres qui en imposoient aux plus grands Maîtres des siècles passés. Un examen plus rigoureux des loix de cette circulation, dissipera enfin le reste des préjugés que l'on a encore aujourd'hui sur les saignées dérivatives & révulsives.

## X L I.

*Les saignées dérivatives peuvent être utiles dans les embarras de circulation qui arrivent dans les parties où le sang s'arrête non-seulement dans les artères, mais aussi dans les veines.*

Le cours du sang s'arrête difficilement dans les veines; parce que le calibre de ces vaisseaux augmente toujours, à mesure que leurs ramifications se réunissent pour former des branches & des troncs; en sorte que le sang qui les parcourt, passe continuellement d'un chemin plus étroit dans un plus large. Ainsi celui qui coule devant, doit difficilement s'ar-

rêter, & former un obstacle à celui qui suit. Cependant il y a des parties où il se forme très-fréquemment des embarras de circulation dans les veines, comme on le découvre par les inspections anatomiques, dans les distributions de la veine-porte aux visceres de l'abdomen, & dans celles des veines qui se déchargent dans les sinus du cerveau, & on trouve souvent ces sinus eux-mêmes fort dilatés & engorgés. Or, dans ces cas, les saignées dérivatives seroient fort avantageuses, parce qu'en évacuant le tronc d'une veine, dont les branches seroient engorgées, on faciliteroit l'écoulement du sang arrêté dans ces branches, en l'attirant dans le tronc où se fait la saignée. Mais on ne peut gueres profiter de cet avantage, que dans le cas où l'on peut tirer du sang des vaisseaux dilatés mêmes; telles sont les veines variqueuses que l'on peut ouvrir, ou les vaisseaux engorgés où l'on peut placer les sangsues, ou ceux que l'on peut scarifier, & y appliquer les ventouses: Ainsi dans les stagnations où l'on peut procurer cette sorte de dérivation, elle ne doit pas être négligée.

*Remarque sur la Saignée du Col.*

On comprend assez par ce que nous venons d'établir, combien il seroit à souhaiter qu'on pût recourir aux saignées dérivatives dans tous les differens cas qu'on vient d'exposer; mais malheureusement ces saignées qui sont si suspectes à la plupart des Praticiens, sont presque partout impraticables dans les parties où elles seroient le plus à désirer. On est privé de ces secours dans les visceres de l'abdomen, auxquels la veine-porte se distribue. Les saignées du pied, ni celles du bras, n'y peuvent procurer aucune dérivation. Celle que cause la premiere se borne au pied, & celle qu'on peut obtenir de la derniere ne s'étend qu'à l'avant-bras & à la main. Ainsi toutes les parties du tronc de notre corps sont donc inaccessibles aux dérivations que peuvent causer ces saignées.

La saignée du col nous seroit-elle plus favorable, par rapport à la tête? Pourroit-elle procurer dans l'intérieur de cette partie une dérivation qui pût s'étendre jusqu'aux veines & aux ar-

teres du cerveau & de ses membranes?

L'anatomie semble autoriser l'usage de cette saignée, elle nous apprend que quelques rameaux de veines qui pénètrent dans l'intérieur du crâne jusqu'aux membranes du cerveau, viennent se décharger dans la veine jugulaire externe au-dessus de l'ouverture de la saignée : Cette saignée peut donc procurer par ces rameaux une dérivation qui pourroit s'étendre jusqu'aux membranes du cerveau; mais plus on examine quelle seroit cette dérivation, plus elle paroît s'anéantir. 1°. On s'apperçoit qu'elle seroit proportionnée à ces mêmes petits rameaux; or, si on les considère avec les autres ramifications de la veine ouverte qui sont à l'extérieur du crâne, & à toutes lesquelles se distribueroit la dérivation directe que pourroit procurer la saignée du col, si elle se faisoit sans ligature, on voit que ces ramifications sont si nombreuses & si étendues, qu'on doit regarder comme un très-petit objet la portion de dérivation qui pourroit se faire par les petits rameaux de la veine ouverte, qui viennent de l'inté-

rieur du crâne. 2°. Ces mêmes petits rameaux qui naissent des meninges, ne communiquent point avec les sinus du cerveau, puisque ces sinus se déchargent dans la veine jugulaire interne. Ainsi la dérivation dont il s'agit ne pourroit pas causer de dimotion dans ces sinus, ni dans les vaisseaux du cerveau, ni dans ceux des membranes qui conduisent le sang à ces mêmes sinus. 3°. La ligature qu'on employe pour faire la saignée, retarde beaucoup plus le cours du sang dans toutes les distributions des deux jugulaires externes, que ne l'accéléreroit la dérivation que pourroit causer la saignée. Ainsi toutes ces raisons prouvent évidemment qu'on ne doit rien attendre des effets de la dérivation directe que peut procurer la saignée du col.

Je crois cependant qu'on peut hazarder ici quelques conjectures très-probables, qui peuvent concilier la théorie avec le témoignage unanime des Praticiens sur les avantages de cette saignée, ou qui du moins ne permettent pas de le rejeter décidément.

La jugulaire externe que l'on ou-

vre dans la saignée du col, se réunit un peu au-dessous de l'endroit où l'on pratique cette saignée, avec la veine jugulaire interne qui rapporte le sang des sinus du cerveau. Or, il n'est pas certain qu'il ne puisse pas se faire par cette dernière veine, une dérivation latérale dans la saignée du col; car il semble qu'on entrevoit quelques circonstances qui peuvent la favoriser, & qu'effectivement il y en a qui méritent attention. Pour les remarquer plus sensiblement, il faut se ressouvenir que la ligature qu'on emploie pour faire une saignée, intercepte la circulation dans la veine piquée; que le sang que cette veine apporte, ne peut pas alors suivre sa route au-delà de cette même ligature pour aller au cœur; que par conséquent ce sang manque pendant la saignée dans le trajet de la veine qui s'étend depuis la ligature jusqu'au cœur, d'où il paroît que cette veine étant moins remplie de sang, celui qui y est apporté par d'autres veines y trouve plus de facilité à la parcourir. Mais nous avons rapporté des raisons qui, dans les autres cas, détruisent cette vraisemblance. Il s'agit donc d'examiner si

ces raisons excluent aussi évidemment toute dérivation latérale dans la saignée dont il s'agit présentement.

1°. Nous avons remarqué qu'aussitôt qu'on applique & qu'on serre la ligature, la colonne du sang qui coule dans la veine comprimée est coupée par cette ligature, & que la partie de cette colonne qui s'étend dans cette veine jusqu'au cœur, oppose d'autant plus de résistance dans cette même veine au sang qui y est apporté par d'autres veines, qu'elle y est privée de la force qui la pouffoit, & qui est interceptée aussi par la ligature; d'où il s'ensuit que cette colonne exclut nécessairement toute dérivation par cette veine, du moins jusqu'à ce que cette même veine s'en soit entièrement déchargée dans le cœur. Or, cet obstacle qui s'oppose à la dérivation latérale, paroît avoir lieu dans la saignée du col, comme dans les autres saignées; il en exclud donc aussi tant qu'il dure, la dérivation latérale.

Mais dans la saignée du col, le trajet de la veine depuis la ligature jusqu'au cœur est plus court que dans la saignée du bras & dans celle du pied;

ainsi la veine se trouve plutôt déchargée de la partie de la colonne qui s'oppose à la dérivation.

2°. Nous avons observé qu'à mesure que cette colonne avance vers le cœur, la compression de l'air extérieur, joint à la force élastique des parois de la veine, resserre le calibre de cette veine, à proportion de la quantité du sang que les autres veines y conduisent; ainsi, par ce resserrement, la veine se trouve également pleine comme auparavant. Il ne reste donc pas de vuide qui y favorise une dérivation latérale. Or, je ne vois encore aucune raison sur laquelle on puisse établir quelque différence à cet égard entre la saignée du col & les autres.

3°. Enfin nous avons remarqué que le sang qui est apporté dans la veine qui s'étend depuis la ligature jusqu'au cœur, n'est poussé dans les veines qui le conduisent à celle-ci, que par la force des artères qui communiquent avec ces veines, qu'ainsi la résistance étant la même, cette force n'y doit pas pousser plus de sang qu'avant la saignée.

Mais il y a, outre la force des arte-

res dans la veine jugulaire interne qui rapporte le sang de l'intérieur du crâne; une pente qui facilite l'écoulement du sang qu'elle conduit dans la veine qui s'étend depuis la ligature jusqu'au cœur. Or, s'il y avoit effectivement moins de résistance dans cette veine, comme on peut le présumer, parce que la colonne du sang qui y coule est moins grosse, à cause de la soustraction de celui qui est arrêté par la ligature, cette résistance ne seroit de moins que par rapport à une force particulière dans la veine jugulaire interne, qui ne se trouve pas dans les vaisseaux collatéraux qui vont se décharger dans les veines comprimées par la ligature dans les saignées des autres parties. En effet, cette force de plus dans la jugulaire interne, ne peut être que la pente qui y facilite le cours du sang, indépendamment de l'action des artères qui portent au cerveau le sang que cette veine reçoit des sinus du cerveau. Il paroît en effet, que cette pente facilite beaucoup le retour du sang; car la nature semble avoir formé, pour modérer la rapidité du retour du sang, des lacs ou sinus qui sont traversés,

pour empêcher leur dilatation par des cordons ou entraves capables d'y ralentir le cours du sang. Mais c'est principalement dans la jugulaire interne que cette pente doit avoir son effet particulier, lorsqu'elle trouve moins de résistance dans le tronc de la veine formée par la réunion de cette jugulaire, avec la jugulaire externe qui est comprimée un peu plus haut par la ligature. Ces mêmes idées se rapportent également à la jugulaire interne, du côté opposé à la saignée; car on doit tout attribuer ici à la ligature qui comprime de côté & d'autre les jugulaires externes; ainsi la saignée, par elle-même, n'a aucune part à l'espece de dérivation latérale qu'on peut soupçonner ici sur les conjectures qu'on vient d'exposer. Dans cette supposition, la ligature procureroit donc, par les deux jugulaires internes, une dérivation latérale qui accéléreroit le cours du sang dans les sinus du cerveau, & qui seroit utile, lorsque le mouvement de ce liquide se trouve fort ralenti dans ces sinus, & dans les veines du cerveau & de ses membranes; ralentissement qui est assez fréquent dans ces vais-

seaux, comme on voit par les dilatactions variqueuses qu'on y remarque souvent, & qui ont ordinairement des suites fâcheuses.

J'avoue cependant que les preuves que je viens de rapporter en faveur de la dérivation latérale dans la saignée du col, me paroissent si faibles, que j'ai presque honte de les avoir exposées; car je doute qu'elles soient adoptées par ceux qui les examineront rigoureusement, d'autant plus qu'il est à présumer que la compression de la ligature peut étendre son effet jusqu'à la veine jugulaire interne, & retarder, du moins, un peu le cours du sang dans cette veine; alors elle produiroit tout le contraire de ce que j'ai voulu établir. D'ailleurs, cette dérivation, quand elle auroit lieu, ne pourroit être utile que pour accélérer le cours du sang dans les vaisseaux du cerveau où la circulation est libre; car, comme nous l'avons prouvé, elle ne peut avoir aucun effet dans les inflammations & dans les autres engorgemens où la circulation est interceptée; ainsi tous les succès de la saignée du col dans ce dernier cas, ne sont que les succès de

la saignée en général, qu'on attribue par prévention à cette saignée en particulier,

## X L I I.

*DE L'ARTE'RIOTOMIE.*

L'évacuation du sang des arteres ne peut avoir aucun avantage particulier, que dans l'imagination de ceux qui n'ont que de fausses idées sur la dérivation & sur la révulsion. La révulsion que la saignée d'une artere peut causer, est la même que dans la saignée d'une veine où elle est, comme on l'a démontré, bornée à l'évacuation même qui se distribue également dans tous les vaisseaux sanguins. La dérivation est aussi la même dans l'un & dans l'autre cas, excepté que dans la saignée de l'artere, elle s'étend moins loin que dans celle de la veine; car elle se borne à la branche d'artere piquée; elle ne parcourt point les ramifications ni les capillaires de cette branche, ni les ramifications des veines qui y répondent; ainsi elle ne peut point s'étendre jusqu'aux embarras de circulation qui seroient dans ces ramifications. Il n'y a

donc aucun motif qui puisse nous engager à tirer du sang des arteres.

Nous remarquerons cependant un effet particulier qui arrive par la compression de l'artere que l'on ouvre; c'est que cette compression qui arrête la circulation, empêche le sang de passer dans les ramifications de cette artere, & par-là elle occasionne une grande révulsion dans ces ramifications. Or, s'il y avoit un embarras de circulation, ou une inflammation dans ces mêmes ramifications, elle empêcheroit le sang de l'artere d'y aborder & d'y augmenter l'engorgement. Mais cet avantage ne dépend point de la saignée, on pourra toujours l'obtenir par la simple compression. C'est ainsi qu'en comprimant les arteres temporales, on diminue les douleurs de tête qui dépendent de la raréfaction du sang dans les ramifications de ces arteres. C'est de cette maniere aussi qu'on maîtrise une hémorrhagie fournie par une artere que l'on peut comprimer fortement en quelque endroit, pour arrêter de près ou de loin le cours du sang qui va à l'ouverture de cette artere. Il n'y a donc aucune raison particu-

336 *De la Dimotion.*  
liere qui puisse déterminer un Prati-  
cien à recourir à l'artériotomie.

X L I I I.

*De la Dimotion que peut causer l'éva-  
cuation de la saignée dans les em-  
barras de la circulation.*

La foiblesse  
qu'occasion-  
ne la saignée,  
cause une di-  
motion dans  
les inflamma-  
tions.

Lorsque l'évacuation de la saignée est assez considérable pour causer une grande foiblesse, elle produit dans les embarras de circulation une dimotion fort remarquable; c'est ce qu'on observe facilement dans les inflammations extérieures; car si on saigne un homme qui a une érésipele au visage, & que cet homme tombe en foiblesse, la partie enflammée qui étoit fort rouge devient pâle, ce qui prouve visiblement que la foiblesse déplace du moins, une partie du sang qui engorgeoit les arteres capillaires. L'évacuation n'est pas la véritable cause de cet effet, c'est la foiblesse qu'elle occasionne qui le produit; car soit qu'on ait tiré peu ou beaucoup de sang, lorsque la foiblesse arrive, l'effet sera le même. Si au contraire le malade soutient, sans affoiblissement, l'évacuation de la saignée, si grande qu'elle

*De la Dimotion.* 337  
qu'elle soit, on n'apperçoit point cette dimotion. Mais ordinairement les grandes saignées causent un affoiblissement subit qui dure un peu de tems, & quoique cet affoiblissement n'aille pas jusqu'à la syncope, il produit toujours quelque dimotion plus ou moins grande, selon que la foiblesse est plus ou moins considérable. La dimotion que cause l'affoiblissement est ordinairement passagere; car l'engorgement reparoit presque toujours peu de tems après la saignée, avec la même rougeur & la même vivacité d'inflammation qu'auparavant, ce qui prouve que l'embarras de la circulation n'est pas dissipé, & qu'il n'y a que les capillaires où elle n'est pas entièrement interceptée, qui se dégagent. Le froid qui survient dans la foiblesse, occasionne un resserrement dans tous les vaisseaux capillaires, qui a beaucoup de part au dégorgement de ceux de la partie enflammée, & pendant le tems de cette foiblesse, la force des arteres qui poussent le sang dans ces capillaires, est trop languissante pour les remplir dans ce même moment; mais aussi-tôt que l'affoiblissement est

La dimo-  
tion que cau-  
se l'affoibli-  
sment est  
passagere.

passé, & que la chaleur est ranimée, ces mêmes capillaires se trouvent re-fournis de sang, comme ils l'étoient avant la saignée.

Cas où la dimotion que cause l'affoiblissement est parfaite.

Cependant il arrive quelquefois que cette dimotion dissipe entièrement l'inflammation. Un succès si heureux doit être attribué à la facilité avec laquelle le froncement qui arrêtoit le cours du sang a pu céder à la saignée; mais le plus souvent les inflammations résistent aux saignées, même les plus abondantes, jusqu'au tems de leur déclin; c'est ce qu'on remarque tous les jours dans les pleurésies: En effet, malgré de nombreuses saignées, elles augmentent jusqu'au neuvième jour, qui est le terme ordinaire où elles finissent d'elles-mêmes, soit qu'on ait multiplié excessivement les saignées, soit qu'on n'en ait fait que très-peu. Cependant

Cas où l'on doit recourir à la dimotion par l'affoiblissement.

il y a d'autres inflammations qui cèdent avant ce terme aux saignées abondantes, sur-tout aux grandes saignées promptement répétées; alors il est à présumer que l'affoiblissement qu'elles causent doit beaucoup contribuer à ce succès: Ainsi on doit, dans les cas pressans, par exemple, dans une squi-

nancée jugulante, faire chaque fois de grandes saignées pour obtenir une dimotion par l'affoiblissement. J'ai souvent, dans ce cas, tiré à la fois jusqu'à deux livres de sang, & quelquefois une seule saignée a dissipé l'inflammation.

## X L I V.

*De la Dimotion que peut causer la saignée par la Spoliation, dans les embarras de la circulation.*

La spoliation que cause la saignée rend, comme nous l'avons déjà dit plusieurs fois, la masse du sang plus aqueuse, plus fluide, plus coulante. Elle rend aussi l'action des arteres plus libre & plus fréquente, & elle assouplit & relâche les arteres mêmes. Or, on comprend facilement que tous ces effets favorisent la dimotion; mais il faut les considérer dans sept circonstances, pour mieux en déterminer les avantages.

1°. Lorsque l'embarras de la circulation a pris naissance dans les petits vaisseaux sanguins des tuniques des capillaires artériels où réside l'inflammation, & que cet embarras est arrivé, parce que le fluide qui coule dans

Comment la spoliation cause la dimotion.

Dans les embarras causés par la pléthore sanguine.

Inflamma-  
tion par l'em-  
barras de la  
circulation dans  
les tuniques  
des capillaires  
artériels. ces vaisseaux, est trop garni de partie rouge qui le rend trop épais & trop peu coulant, alors le jeu de ces tuniques est empêché, & l'embaras qui s'y fait, ferme ou resserre le calibre des capillaires artériels formés par ces tuniques, en sorte que la circulation se trouve arrêtée, & l'inflammation s'allume dans tous les capillaires artériels où le sang est retenu, parce que le sang restant continuellement sous l'action de ces petites artères, il acquiert une chaleur extraordinaire. Or, dans ce cas, où l'inflammation naît de l'épaississement causé par la pléthore sanguine, la saignée qui dégarnit la masse du sang de sa partie rouge qui la rend plus fluide & plus coulante, qui rétablit l'action des petits vaisseaux artériels dans l'endroit où leur calibre se trouve resseré, est précisément le remède de ces sortes d'inflammations; car cette fluidité qu'elle donne au liquide, & l'action qu'elle rend à ces petits vaisseaux artériels, concourt à procurer le déplacement du sang, qui engorge les vaisseaux des tuniques des capillaires artériels, & qui forme l'obstacle: Ainsi on peut obtenir alors par la saignée,

une dimotion complete qui dissipe l'inflammation.

Mais ce genre d'inflammation doit être fort rare, la pléthore sanguine est une cause générale. Or, on ne comprend pas comment une telle cause peut, simplement par elle-même, produire une inflammation, plutôt dans une partie que dans une autre, ou plutôt pourquoi elle n'en produit pas partout le corps. On ne peut donc gueres regarder cette cause que comme une disposition qui ne peut former d'inflammation particuliere que par le moyen de quelque autre cause, ou de quelque autre disposition qui rend les vaisseaux d'une partie plus susceptibles que les autres, de l'embaras qu'elle peut causer. A la vérité, une légère cause, comme l'action du froid sur une partie, ou quelque autre impression passagere, peut déterminer cet effet, ce qui ne change rien à l'indication que nous présente ce genre d'inflammation.

2°. La cause la plus ordinaire des inflammations, est l'acrimonie de quelque matiere ou de quelque humeur, qui en irritant les capillaires artériels, y cause un froncement qui y arrête le

Ce genre  
d'inflamma-  
tion arrive  
remment par la  
seule pléthore  
sanguine.

Inflamma-  
tion par le  
froncement  
spasmodique  
des vaisseaux  
causé par irri-  
tation.

cours du fang. Or, quand cette irritation est légère, le relâchement que la saignée cause dans ces petits vaisseaux, & l'agilité qu'elle donne à leurs parois, font disparoître le froncement, & procurent une dimotion ou un déplacement qui dissipe l'inflammation. Mais ce cas, excepté dans les irritations qui arrivent aux plaies, ou dans certaines douleurs, ou par quelques causes passageres; ce cas, dis-je, n'est gueres plus ordinaire que le premier, parce qu'il y a peu de grandes inflammations qui cedent si facilement à la saignée.

Inflam-  
mations invinci-  
bles à la sai-  
gnée.

Ce reme-  
de n'y produit  
pas de dimo-  
tion.

3°. Lorsque l'irritation est assez considérable, pour entretenir le froncement jusqu'au terme ordinaire de la résolution ou de la suppuration des inflammations, comme on le remarque dans la plûpart des pleurésies, qui, malgré les saignées les plus abondantes, continuent & augmentent jusqu'au tems décisif de la résolution, où elles se terminent par elles-mêmes, la saignée ne peut alors faciliter la résolution, & s'opposer à la suppuration ou à la formation de l'abcès, qu'en rendant la masse du fang extrêmement aqueuse & fluidé; par

ces dispositions, les vaisseaux froncés se relâchent plus facilement dans le tems décisif de la résolution, & le fluide arrêté devient plus coulant & plus en état d'être déplacé, & de suivre les routes qu'il peut enfler. Ainsi, quoique ces inflammations, qui, comme nous l'avons prouvé ailleurs, forment toujours le pus qui peut produire un abcès, arrivent à leur terme, malgré les saignées multipliées, ces saignées facilitent, dans le tems de la résolution, l'écoulement du liquide arrêté, & en partie converti en pus dans les vaisseaux artériels mêmes, par l'inflammation, & préviennent la collection du pus qui pourroit former un abcès.

Utilité de la  
saignée dans  
ces inflamma-  
tions.

Il est vrai qu'on peut dire, & il en faut convenir, que dans ce cas-là, la saignée n'arrête pas l'inflammation, & que ces effets procurent seulement la résolution de la suppuration, en facilitant la dispersion du pus qui pourroit former l'abcès; d'où il est facile de s'appercevoir, que quand ces inflammations, qui résistent aux saignées les plus abondantes, ne tendent point à la suppuration, telles sont celles qui dégènerent en gan-

Cas où la  
saignée est  
moins avan-  
tageuse.

grene, ce qui est très-fréquent, surtout dans les fièvres malignes; telles sont aussi celles où l'engorgement est formé par un sang glaireux qui se fixe, s'épaissit & suffoque l'action des vaisseaux où il est retenu, comme dans beaucoup d'inflammations du poumon, sur-tout dans celles qui sont connues sous le nom de fluxion de poitrine, les mêmes indications pour la saignée ne subsistent plus. En effet, l'expérience nous assure que ces maladies sont alors inaccessibles à ce remède. On ne peut recourir alors à la saignée, qu'en supposant qu'elle peut rétablir au plutôt le cours de la circulation dans les vaisseaux où s'est formé l'embarras qui cause ces engorgemens; mais cette supposition est contradictoire avec le fait dans les inflammations qui résistent entièrement à la saignée. Il n'y a donc que dans le cas où ces inflammations parviennent à produire assez d'humeur purulente pour opérer la résolution (a), qu'on peut, dans le cours de la maladie, recourir utilement aux saignées, & non pour dissiper ces sortes d'inflamma-

(a) Voyez le Traité de l'Auteur sur la Suppuration, au Chapitre de la Résolution.

tions, puisqu'elles ne peuvent se terminer que dans le tems décisif de la résolution; mais pour faciliter dans son tems cette résolution, & prévenir l'abcès: Peut-être aussi servent-elles à borner l'embarras de la circulation à une étendue moins considérable; c'est ce que nous examinerons dans la suite.

4°. La spoliation que cause la saignée, se borne à la masse des humeurs renfermées dans les vaisseaux sanguins, puisqu'elle ne consiste que dans la diminution de la partie rouge de cette masse, ce qui rend cette même masse plus aqueuse & plus fluide. Les effets de cette spoliation sur l'action organique des vaisseaux, doivent se borner aussi aux vaisseaux sanguins, puisque la masse du sang ne porte pas les changemens qui lui arrivent par la spoliation, au-delà de ces mêmes vaisseaux. En effet, les humeurs qui sont privées de sang, & qui roulent dans d'autres vaisseaux, ne profitent point de la fluidité qui ne consiste que dans la diminution de cette partie rouge: Ainsi les effets de cette spoliation doivent se borner aux vaisseaux sanguins; c'est-

Les effets de la spoliation ne s'étendent pas au-delà des vaisseaux sanguins.

à-dire, aux arteres, aux fibres, & aux veines sanguines. Or, la dimotion que cause la spoliation, est procurée par la fluidité qu'elle cause dans les humeurs, & par l'agilité & le relâchement que cette fluidité donne aux vaisseaux sanguins. Cette dimotion ne peut être procurée par la saignée, que dans ces vaisseaux; aussi ce remède ne produit-il aucun effet remarquable dans les embarras de circulation qui se forment dans les autres vaisseaux. Il n'agit pas même avec un égal succès dans tous les différens genres de vaisseaux sanguins. La dimotion qu'il cause s'exécute par l'action des parois de ces vaisseaux qui deviennent plus agiles par la spoliation. Or, les parois des veines ont bien moins d'action que celles des arteres; aussi la saignée n'est-elle pas, à beaucoup près, aussi efficace dans les embarras de circulation qui se trouvent dans les veines, que dans ceux qui se forment dans les arteres; & on peut dire, en général, que les effets de la saignée se bornent presque tous aux maladies qui résident dans les arteres; c'est pourquoi les Anciens la regardoient comme un

remède rafraîchissant, qui ne leur paroït utile que dans les maladies chaudes, c'est-à-dire, dans les maladies qui dépendoient de l'action des arteres; car dans les maladies mêmes qui ont leur siège dans les arteres, dont l'action est foncièrement défectueuse ou abolie, la saignée n'y est, en effet, d'aucun secours.

5°. Les effets de la spoliation de la saignée sur l'action des vaisseaux sanguins, doivent être considérés, selon les différens degrés de cette spoliation causée par des saignées plus ou moins multipliées; car les premières saignées peuvent, par le dégagement qu'elles procurent, faciliter l'action de ces vaisseaux, sans affoiblir cette action; mais les saignées fort abondantes l'affoiblissent beaucoup, parce que la force de l'action organique de ces vaisseaux dépend d'une quantité convenable de sang. Or, quand la spoliation s'étend au-delà de cette quantité qui peut entretenir la force & l'aisance de l'action organique des vaisseaux sanguins à leur plus haut degré, elle diminue de plus en plus cette force, à proportion qu'on réitere les saignées. Il est vrai que dans

Différens effets de la spoliation, selon ses différens degrés.

les cas où il faut abbatre cette force, & procurer un grand relâchement, comme dans les inflammations qu'on voudroit dissiper dès leur naissance, les grandes saignées font le remede le plus efficace pour réussir, quand cette entreprise est possible. Mais le plus souvent, comme nous l'avons déjà dit, le succès ne répond pas à notre intention; & alors l'inflammation qui ne peut se terminer que dans le tems décisif de la résolution ou de la suppuration, doit elle-même régler notre conduite, par rapport à la débilitation de l'action organique des arteres qui est causée par les saignées, & qui est irréparable lorsqu'on a porté ce remede à un excès nuisible au mécanisme de la guérison de la maladie. Or, ce mécanisme consiste dans l'action des arteres qui produit une quantité de matiere pure & lente qui opere la résolution. Il mérite donc une grande attention dans les inflammations des visceres, sur-tout du poumon, lorsque l'action des arteres est déjà par elle-même fort débile, & où le sang est fort glaireux & disposé à se figer dans les vaisseaux où il est arrêté: Car plus on

Désavantages d'une trop grande spoliation.

saignera alors, plus on augmentera ces dispositions, & plus l'embarras fera de progrès, & moins l'action des arteres pourra donner à l'humeur arrêtée, le degré de coction nécessaire pour la résolution. Toutes les fievres continuës qui doivent aussi se terminer par une pareille coction, méritent la même circonspection, par rapport à la quantité de saignées qu'on doit prescrire dans le cours de la maladie.

6°. L'affoiblissement de l'action des arteres par la spoliation de la saignée, doit être envisagé aussi par rapport aux secrétions pendant les maladies, sur-tout dans le tems de leur terminaison, où la nature expulse les humeurs vicieuses qu'elle a disposées à l'évacuation; car cette expulsion ne s'opere que par l'action organique des arteres capillaires qui forment la partie active du tissu des glandes, & qui chassent dans les conduits excrétoires, qui naissent de ces capillaires artériels, les sucres vicieux que la circulation entraîne successivement dans ces mêmes capillaires. C'est donc immédiatement par leur action organique, que s'exécutent les secrétions, lorsque les sucres excrémenteux

Egards qu'exigent les secrétions par rapport aux saignées abondantes.

Organes &  
mécanisme  
des sécrétions.

peuvent avoir accès par les pores qui établissent la communication des capillaires artériels des glandes avec les conduits excrétoires qui naissent de ces capillaires. Ces pores forment eux-mêmes le filtre, le crible, le tamis ou le couloir, c'est-à-dire, l'organe sécrétoire des glandes; l'organe par lequel les suc's excrémenteux ou hétérogènes sont séparés & expulsés de ces capillaires artériels, par l'action de ces capillaires mêmes; car c'est le jeu de tous ces capillaires entassés dans la glande, qui fait cheminer dans les conduits excrétoires les suc's excrémenteux, à mesure qu'ils y sont reçus. Or, cette fonction capitale des artères, mérite qu'on ait attention dans l'usage de la saignée, sur-tout dans le déclin d'une maladie, à ne pas affoiblir cette action des artères qui opère les sécrétions au-delà du degré nécessaire, pour exécuter régulièrement ces sécrétions. Ce point de pratique a paru d'une grande importance aux Anciens, sur-tout dans les inflammations du poumon, lorsque l'expectoration purulente est établie.

Deux sortes  
de sécrétions.

Il y a dans les maladies inflamma-

toires, parmi lesquelles la fièvre doit être comprise, deux genres de sécrétions à considérer. 1°. Celle des suc's excrémenteux qui se forment pendant les maladies, & qui doivent être expulsés journellement. 2°. Celle des humeurs, qui par le mécanisme de la maladie, se chargent de la cause de la maladie, l'enveloppent & l'entraînent avec elles dans les sécrétions. Le premier genre de sécrétions peut être favorisé par la spoliation de la saignée, qui facilite l'action organique des artères, sans trop l'affoiblir. En effet, la saignée est fort utile, lorsque la fièvre est fort vive, parce que la force de cette action est fort augmentée par la fièvre, & qu'alors l'irritation du genre artériel s'oppose beaucoup aux filtrations. Mais dans le déclin de la maladie, où il y a plus de relâchement, & où s'opère le second genre de filtration, l'affoiblissement de l'action des artères, par laquelle ces filtrations salutaires s'exécutent, peut devenir trop considérable. Non-seulement la saignée ne convient plus alors; mais on doit, pour prévenir cet inconvénient, ne pas porter sans

à envisager  
dans les mala-  
dies, par rap-  
port à la sai-  
gnée.

Genre de sé-  
crétions que  
la saignée fa-  
vorise.

Genre de sé-  
crétions où les  
saignées trop  
abondantes  
peuvent être  
nuisibles.

nécessité, la spoliation trop loin dans le cours de la maladie. Il faut même souvent, pour prévenir les longues convalescences, les récidives, les dépôts ou les abcès, solliciter ces filtrations par les remèdes convenables, lorsque le tems de cette espece de filtration est arrivé.

7°. Quoique les effets de la saignée sur l'action des vaisseaux se bornent aux vaisseaux sanguins, il paroît cependant que la saignée, en évacuant une partie des humeurs contenues dans ces vaisseaux, détermine les suc qui circulent dans les autres vaisseaux, à venir prendre la place de la portion d'humeurs qui a été enlevée; car il n'est pas douteux que cette évacuation doit se partager également à tous ces vaisseaux; ainsi elle doit y accélérer le mouvement des suc. Or, ne peut-elle pas par-là, causer une dimotion dans les embarras de circulation qui se trouveroient dans les vaisseaux où ils sont contenus? Pour juger de cette accélération que la saignée peut causer dans les vaisseaux exanguins, il faut observer que les humeurs qu'ils contiennent, sont au moins à l'égard de celles

La saignée ne peut pas causer de dimotion dans les vaisseaux exanguins.

des vaisseaux sanguins, comme 2 est à un; ainsi en contribuant pour leur part de l'évacuation, ils ne doivent fournir que les  $\frac{2}{3}$  de la quantité du liquide qui a été enlevé, pour que l'évacuation soit partagée partout également. Or, supposé que cette évacuation soit de douze onces, la part des vaisseaux qui ne contiennent que des suc blancs, ne sera par conséquent que de huit onces. Ainsi on voit que cette quantité est très-petite par rapport à la masse totale de ces suc, qui peut être de 90 livres au moins. Ce ne sera donc pour leur part, qu'à peu-près un deux centième de leur masse. Quand la vitesse du mouvement de cette même masse augmenteroit dans la même proportion, une telle accélération momentanée seroit-elle capable de produire aucun effet ou aucun ébranlement considérable dans un embarras de circulation formée dans les vaisseaux qui ne contiennent que des suc blancs, & dont l'action organique ne participe point aux effets que la spoliation de la saignée produit sur l'action des vaisseaux sanguins? On ne peut donc pas tirer de-là une indication suffi-

faite pour avoir recours à la saignée, dans la vue de causer une dimotion dans les vaisseaux exanguins. La purgation ne satisferoit-elle pas mieux à cette intention? Non-seulement, parce que l'évacuation qu'elle procure peut être beaucoup plus considérable que celle de la saignée, mais encore, parce que l'action stimulante d'un purgatif augmente l'activité des oscillations de ces vaisseaux. Aussi l'expérience nous assure-t-elle que la purgation est un remède très-efficace dans ces sortes d'embarras, du moins lorsqu'ils ne sont pas causés ou entretenus par quelque irritation que l'action du purgatif pourroit augmenter. Ce n'est donc pas à la saignée que l'on doit recourir, lorsque les embarras se trouvent hors des voies de la circulation de la masse du sang.

L'inflammation n'arrive pas dans les artères lymphatiques.

Elle y seroit inaccessible à la saignée.

C'est pourquoi je ne parle pas des prétendues inflammations que M. Boërhaave a établies dans les artères lymphatiques, par le passage du sang dans ces artères; car ces inflammations seroient inaccessibles à la saignée. D'ailleurs, peut-on se livrer à une idée si peu conforme à la nature de l'inflammation, & aux loix de

l'économie animale; car, en reconnoissant avec ce célèbre Auteur, l'existence de ces artères, on n'y peut trouver la cause formelle d'une inflammation. Il faut des vaisseaux dont l'action soit suffisante pour enflammer le sang qui est arrêté. Que l'on accorde, si l'on veut, une action artérielle, c'est-à-dire, une force de contraction & de dilatation à ces artères lymphatiques, cette action doit être au moins proportionnée à leurs fonctions & aux molécules du fluide qu'elles font cheminer. Or, ces vaisseaux reçoivent & conduisent un fluide incomparablement plus subtil que le sang; leur action seroit donc aussi incomparablement moins forte que celle des artères sanguines. Or, si les molécules du sang pouvoient pénétrer, comme on le suppose dans ce genre d'artères, elles les engorgeroient, & brideroient entièrement leur action, qui d'ailleurs seroit beaucoup trop foible pour les tenir dans cette violente agitation qui cause la chaleur de l'inflammation. Ce seroit tout au plus ce qu'elle pourroit faire, même à un foible degré, en agissant sur les parties de la lymphe, dont la circula-

L'action des artères lymphatiques ne peut causer d'inflammation.

tion seroit arrêtée dans ces arteres. Il n'est donc pas vraisemblable que l'inflammation du sang puisse s'exciter dans ce genre d'arteres ; on conçoit, au contraire, que si le sang y passoit, & s'y arrêtoit, il n'y formeroit qu'une échymose, qui, comme la plupart des autres échymoses, ne pourroit se dissiper que par la dissolution des molécules de cette humeur.

Les arteres lymphatiques ne sont pas plus accessibles au sang que les autres vaisseaux exanguins qui naissent des arteres sanguines.

Mais pourquoi M. Boerhaave suppose-t'il plutôt le passage du sang dans les arteres lymphatiques, que dans tous les autres vaisseaux exanguins qui communiquent avec les arteres sanguines, & qui reçoivent d'elles les sucs qu'ils contiennent ? Ne pourroit-il pas passer de même dans tous les vaisseaux sécrétoires, où effectivement il passe quelquefois, comme on en est assuré par les sueurs de sang & par d'autres excréctions sanguines qui arrivent dans les grandes dissolutions de la masse des humeurs ? Ne pourroit-il pas aussi passer, & peut-être encore plus facilement dans les vésicules du tissu des graisses, comme cela arrive en effet, lorsque quelque cause violente agit sur les vaisseaux sanguins, & y produit une compression

subite ; tels sont les coups qui obligent le sang d'entrer, soit par rupture, soit par les voies de communication dans ce tissu, où il forme des échymoses qui s'étendent aux environs de la partie qui a été frappée, & qui se dissipent peu à peu, en s'étendant de plus en plus, & en perdant peu à peu la couleur rouge foncée que leur donnent d'abord les molécules du sang ; cette couleur se termine enfin par la dissolution de ces molécules, en un jaune clair, & alors l'échymose disparoit bientôt entièrement. Voilà ce qui arrive au sang, lorsqu'il est obligé d'enfiler des routes qui lui sont étrangères, il ne s'enflamme point, il se dissout, & ensuite il est entraîné par le courant des sucs qui parcourent ces routes.

Il a donc fallu réunir dans cette hypothèse, qui par elle-même ne mé-

Fausse supposition pour établir les inflammations dans les arteres lymphatiques.

rite aucune attention, par cela seul qu'elle est hypothèse ; il a fallu, dis-je, réunir quatre choses également dénuées de vraisemblance. 1°. Que le sang fort raréfié ou fort agité dans les arteres, passe dans des vaisseaux dont le calibre est fort disproportionné à ses molécules. 2°. Qu'il ne passe que

358 *De la Dimotion.*  
dans ceux de la partie où se forme l'inflammation. 3°. Qu'il y passe & s'y enflamme plus facilement que dans d'autres canaux qui naissent aussi de ces mêmes artères. 3°. Que les molécules s'y trouvent à l'aise, & que l'action de ces vaisseaux soit assez forte, pour que ce fluide y puisse acquérir la chaleur d'une inflammation.

Cas où les suppositions sont dangereuses; ceux où elles sont différentes dans la théorie de la Médecine.

Tant de suppositions si peu vraisemblables ne peuvent former la base d'une doctrine aussi importante que celle des inflammations; on ne peut les admettre, lorsqu'il s'agit de s'assurer de la cause formelle d'une maladie. Qu'on raisonne tant qu'on voudra sur les causes efficientes imperceptibles; que l'imagination donne, par exemple, des angles, des tranchans, des pointes, &c. aux particules des matières âcres & irritantes qui sont la cause efficiente de la plupart de nos maladies, un tel amusement nous est assez indifférent; ce n'est pas la forme de ces particules qui nous fournit les indications que nous devons suivre. Nous ne pouvons tirer ces indications que de la cause formelle des maladies mêmes. C'est pourquoi on doit être fort attentif dans les recher-

ches que l'on fait sur ce genre de causes, à ne pas se livrer aux simples inductions que nous suggèrent des connoissances insuffisantes pour nous conduire à la certitude.

Nous ne devons pas ici passer sous silence une autre opinion de M. Boerhaave, qui a rapport à la théorie des inflammations, & qui peut en imposer sur l'usage de la saignée, parce qu'elle donne une fautive idée de la cause formelle d'un genre de maladies fort communes, où ce remède est employé fréquemment. M. Boerhaave qui a regardé avec raison, la fièvre comme une inflammation générale, a cru que cette inflammation étoit causée, comme des inflammations particulières, par un embarras de circulation dans les petits vaisseaux, qui, en retardant le cours du sang dans les artères, l'expose plus long-tems à l'action de ces vaisseaux qui l'agite & l'échauffe excessivement; en sorte que l'on voit partout, mais sur-tout dans les viscères, une disposition qui tend à former des phlegmons suivis de suppurations, ou de gangrènes qu'on ne peut prévenir que par d'abondantes saignées. Ainsi une telle

Pourquoi on a supposé dans les fièvres un embarras de circulation dans les artères capillaires.

Indications qui résultent de-là pour la saignée. Fausseté de cette opinion.

idée de la cause formelle de la fièvre, présente naturellement une indication qui nous porte à répandre abondamment le sang des malades\*. Il est étonnant qu'un Auteur aussi recommandable, & tant de Praticiens séduits par son autorité, se soient livrés à une opinion, dont la fausseté ne peut se dérober à la plus légère attention. Une observation journalière qui n'a pas dû leur échapper, suffit pour dissiper cette erreur. Qui est-ce qui n'a pas remarqué, en effet, que dans le tems de la fièvre, le sang sort beaucoup plus abondamment & beaucoup plus rapidement par l'ouverture d'une saignée, que dans un autre tems? Or, comment aura-t'on pu comprendre que le cours du sang qui se porte avec tant de vitesse, à la veine piquée, & qui passe avec la même vitesse par les artères capillaires, soit arrêté ou retardé dans ces mêmes artères capillaires? Quelque effort qu'on fasse pour accorder ce phénomène avec l'opinion de ce célèbre Professeur,

\* *Id quod ad extrema vasorum conicorum signat ex nimia sanguinis copia, quæ vasa comprimantur, reduciuntur in fluorem imminuta sanguinis copia per sectionem vena. Aphor. 607.*

sur

sur la cause formelle de la fièvre, il est toujours démontré que le sang passe beaucoup plus rapidement des artères dans les veines, & qu'il circule beaucoup plus promptement dans le tems de la fièvre, que dans un autre tems. Si on avoit voulu se convaincre évidemment de ce fait, par quelque expérience, on n'en auroit jamais pu employer aucune plus décisive que celle que nous venons de rapporter. Il y en auroit beaucoup d'autres qui ne sont pas moins familières, qui pourroient servir encore à écarter l'idée de M. Boerhaave, sur l'embarras des capillaires artériels dans la fièvre, & sur l'indication de déplacer, ou de faire circuler, par le moyen de la saignée, le sang arrêté ou retardé dans ces capillaires; mais ce détail seroit inutile, après une démonstration qui ne laisse, sur ce point important, aucune incertitude, ni aucune obscurité.



e

INDICATIONS  
POUR LA SAIGNÉE.  
CHAPITRE VIII.

DE L'UTILITÉ DE LA SAIGNÉE  
*Dans les Hémorrhagies.*

Hémorrhagies où la circulation est libre.

**L**A Saignée est un des remèdes les plus usités dans la cure des hémorrhagies ; mais il doit être souvent fort préjudiciable, lorsqu'il n'est pas administré avec discernement. Pour en régler l'usage, il faut examiner les différentes sortes d'hémorrhagies : 1°. Celles qui sont occasionnées par un ralentissement, ou un embarras de circulation dans les vaisseaux ; 2°. celles qui sont causées par irritation ; 3°. celles qui arrivent par corrosion ; 4°. celles qui sont occasionnées par un vice de conformation dans les solides ; 5°. celles qui arrivent par la simple rupture des vaisseaux, où la circulation est libre.

Différentes causes d'hémorrhagies.

1°. Ces dernières doivent être fort rares ; car, excepté celles qui sont

causées, comme dans les plaies, par quelque instrument qui perce, qui rompt, ou déchire ces vaisseaux, on ne comprend pas, lorsqu'on fait attention à la disposition qu'ont les vaisseaux à prêter & à s'étendre, que le simple effort du sang, qui coule librement dans ces vaisseaux, puisse les rompre, même dans le cas où la plénitude seroit fort grande, parce que ces vaisseaux, qui sont fort extensibles, sont toujours soutenus par la compression de l'air extérieur, ou, comme dans la tête, par une boîte osseuse qui les contient ; ainsi ce genre d'hémorrhagie paroît presque se réduire aux plaies & aux ruptures des vaisseaux produites par incisions, coups, chûtes, & autres causes extérieures. Mais dans ces cas, il faut d'abord considérer la saignée par rapport à la dérivation, & envisager cet effet dans toute son étendue, c'est-à-dire, dans tout le trajet des vaisseaux qui conduisent le fil du sang depuis le cœur jusqu'à la saignée, parce qu'il se peut que l'hémorrhagie soit fournie par quelque un de ces vaisseaux.

Par plaie, ou rupture de vaisseaux.

Effets de la dérivation dans ces hémorrhagies.

La dérivation attire le sang vers la saignée, & elle accélère son mouve-

364 *Usage de la Saignée.*  
ment ; or, voilà les deux effets qu'il faut envisager dans ces hémorrhagies. Plus le sang est attiré vers la saignée, plus il paroît être détourné de l'ouverture du vaisseau qui fournit l'hémorrhagie ; mais plus le mouvement du sang est accéléré dans ce vaisseau, plus aussi il semble qu'il doive s'échapper avec force par l'ouverture de ce même vaisseau. Cependant je ne comprends pas facilement ce dernier effet ; car dans le cas présent, le sang ne marche plus vite, que parce qu'il trouve plus de facilité à suivre sa route dans le vaisseau qu'il parcourt, tandis qu'il n'en a pas davantage qu'avant la saignée, à sortir par l'ouverture de l'hémorrhagie. Je trouve donc toujours que le premier effet pourroit déterminer, malgré cette plus grande vitesse, à préférer, s'il étoit possible, les saignées dérivatives dans ces hémorrhagies.

Effets de l'évacuation de la saignée dans ces hémorrhagies.

Les saignées, comme nous l'avons déjà dit ailleurs, sont toujours utiles par elles-mêmes dans les hémorrhagies, où la compression de l'air peut resserrer les vaisseaux, à mesure que le sang s'évacue par l'ouverture de la saignée, parce que l'ouverture de l'hé-

*Usage de la Saignée.* 365  
morrhagie diminue à proportion que le vaisseau se resserre : Ajoutez à cela la foiblesse subite qu'elle cause, conjointement avec l'hémorrhagie ; car cette foiblesse diminuant tout-à-coup l'action des artères, ralentit beaucoup la circulation du sang, l'impulsion de ce fluide est moins forte vers l'ouverture de l'hémorrhagie ; le sang fait par conséquent beaucoup moins d'effort pour s'échapper. Mais cette observation ne semble-t'elle pas contredire celle que je viens de faire sur l'augmentation de la vitesse du sang dans la saignée dérivative ? On pourroit le croire, si on ne faisoit pas attention à la différence des causes & des effets dans ces deux cas.

Dans celui dont il s'agit ici, le sang qui vient vers l'ouverture de l'hémorrhagie, est poussé par l'action des artères, & cette impulsion donne au sang toute la force avec laquelle il sort par cette ouverture.

Dans l'autre cas, le sang est dérobé à cette ouverture, par la facilité qu'il trouve à couler dans le vaisseau, & à se porter vers la saignée, à proportion de l'augmentation de son mouvement, ainsi il se détourne d'autant

de l'ouverture de l'hémorrhagie. L'effet du mouvement de la dérivation est donc tout opposé à celui de l'effort du sang qui est poussé vers l'ouverture de l'hémorrhagie, par l'action des artères.

Effet de l'affoiblissement que cause la saignée dans les hémorrhagies.

L'affoiblissement subit de l'action des artères causé par l'évacuation de la saignée, & par celle de l'hémorrhagie, a encore dans les hémorrhagies des artères un avantage considérable, en diminuant la force de la contraction de l'artère ouverte. Pour le comprendre, il faut faire attention, que dans le moment où la contraction agit avec force sur le sang, à l'endroit de l'ouverture de l'hémorrhagie, elle le force, en le comprimant, à sortir par cette ouverture, & entretient par-là l'hémorrhagie : Ainsi on voit qu'il est fort avantageux d'affaiblir promptement, & autant qu'il est possible, cette contraction, & d'entretenir cet affoiblissement, afin que l'ouverture puisse se refermer ; c'est pourquoi M. Boerhaave défend, avec raison, de donner alors au malade des remèdes qui peuvent relever les forces ; il regarde même la syncope comme l'état le plus favorable pour

faire cesser entièrement l'hémorrhagie.

2°. Parmi les causes les plus ordinaires des hémorrhagies occasionnées par des embarras de circulation, les dilatations anévrismales & variqueuses des vaisseaux, sont les plus ordinaires. Les vaisseaux des parties intérieures, par exemple, du cerveau, de ses membranes, des poumons, de la vessie, de la matrice, du vagin, de l'estomac, des intestins, de la rate, du pancréas, du foie, les ramifications de la veine-porte, les veines hémorrhoidales, &c. sont fort sujets à ces sortes de dilatations. On ne doit attendre qu'un foible succès de la saignée contre ces causes, pour prévenir ou arrêter les hémorrhagies, parce que le sang qui séjourne dans ces espèces de lacs, est peu en prise à l'évacuation, & peu susceptible de diminution.

Dans les hémorrhagies des vaisseaux variqueux.

Malheureusement les épanchemens de sang dans le cerveau, qui sont presque toujours mortels, sont, comme on l'a remarqué par les inspections anatomiques, ordinairement occasionnées par de telles congestions, lesquelles nous sont presque toujours

Les saignées préserveuses contre l'apoplexie ont peu d'effet ; pourquoi ?

368 *Usage de la Saignée.*

inconnues; ainsi on ne peut pas en prévoir les suites funestes. Les saignées de précaution que l'on fait de tems en tems aux personnes que l'on croit exposées à l'apoplexie, sont presque toujours inutiles, parce qu'une saignée ne peut retirer le sang qui séjourne dans les vaisseaux dilatés, affoiblis & intérieurement ulcérés par le séjour du sang qui s'y déprave, sur-tout celui qui croupit dans les dilatations variqueuses des veines du cerveau. Si c'est au contraire dans des dilatations artérielles ou anévrismales qu'il est retenu, il s'y forme des concrétions polypeuses qui y retardent ou arrêtent son mouvement de progression, l'engorgement & la dilatation augmentent, & enfin l'anévrisme se rompt. On voit donc assez, par la nature même de ces dérangemens, qu'une saignée de précaution ne peut être qu'une très-foible ressource, sur-tout dans une partie qui n'admet point d'évacuation, pour prévenir les funestes effets que l'on redoute. Il faudroit un grand nombre de saignées, pour rendre du moins le sang plus aqueux & plus coulant; mais les dispositions que l'on a à com-

*Usage de la Saignée.* 369

battre ne sont pas même connues. Ainsi dans une pareille incertitude, doit-on se déterminer à ces effusions excessives de sang; encore ne seroient-elles tout au plus qu'un remède passager & insuffisant, pour réparer de semblables dérangemens? L'effet de ces causes ne peut donc pas être prévenu par les saignées de précaution que l'on prescrit avec tant de confiance: Malheureusement nous n'avons pas de meilleurs remèdes à y apporter, si ce n'est, peut-être, un régime rigoureux & continuel.

Il est aisé de s'appercevoir aussi que les saignées auxquelles on a recours, lorsque l'épanchement est arrivé, sont pareillement d'un foible secours pour résorber le sang épanché. On a cru que par ces saignées on désemplissoit les vaisseaux du cerveau, & que cette déplétion occasionnoit la rentrée du sang par l'ouverture même par laquelle il est sorti; mais ces intentions ne s'accordent point avec les loix de l'œconomie animale. L'usage que peuvent avoir ces saignées, c'est, comme nous l'avons dit, de rendre le sang plus aqueux & plus fluide; alors celui qui s'épanche encore après les

Dans l'apoplexie sanguine.

saignées, peut délayer celui qui est déjà épanché, & procurer par-là une dispersion qui diminue la compression, & facilite, comme dans les échy-moses qui s'étendent, la résolution ou résorption de l'épanchement, lorsqu'il n'est pas considérable. Mais cet effet de la saignée n'est pas assez prompt, quand le mal est fort pressant. On voit cependant beaucoup d'apoplectiques échapper à la mort qui les menaçoit; mais dans ces cas, il est bien douteux que la maladie fût réellement causée par un épanchement de sang, & que ces malades doivent leur guérison aux saignées qu'on leur a faites. Les émétiques & les purgatifs qu'on employe ordinairement à la suite des saignées, peuvent y avoir plus de part, parce qu'ils peuvent déplacer ou enlever plus sûrement les fucs séreux arrêtés ou épanchés, qui sont la cause la plus fréquente de l'apoplexie.

Effets de la dérivation dans l'apoplexie sanguine.

Quoi qu'il en soit, voyons ce qu'on pourroit ici espérer de la dérivation, tant dans les saignées de précaution, que dans celles que l'on prescrit pour arrêter & dissiper l'épanchement. Il ne me paroît pas douteux que dans

le premier cas, la dérivation, si on pouvoit l'obtenir, ne fût utile, & qu'elle ne produisît même le meilleur effet que l'on pourroit retirer de la saignée, puisque la principale intention, dans l'usage de la saignée ici, où l'on ne doit pas compter sur la déplétion, est la dimotion où le déplacement du sang qui séjourne dans les vaisseaux. Or, comment la saignée peut-elle la procurer plus sûrement que par la dérivation? Dans le second cas, on peut juger de la préférence que nous devons encore à la dérivation, par ce que nous avons dit ci-devant de l'utilité de cet effet de la saignée dans les hémorrhagies.

Je ne parle point de l'application que l'on pourroit faire de cette remarque dans les autres cas, où l'on auroit en vue, dans l'usage de la saignée, l'accélération rallentie de la circulation, afin de prévenir dans les dilatations anévrismales ou variqueuses, les hémorrhagies qu'elles peuvent occasionner, soit dans la poitrine, soit dans l'abdomen, parce que sûrement ces saignées dérivatives n'y sont pas praticables.

Les concrétions polypeuses qui peu-

Qvj

Dans les hémorrhagies des anévrismes & des vaisseaux variqueux de la poitrine & de l'abdomen.

vent arrêter le cours du sang, & occasionner des hémorrhagies, ne se forment pas seulement dans les artères, mais aussi dans les veines, sur-tout dans les grosses veines proche le cœur, où elles sont presque toujours mortelles. En effet, les hémorrhagies inopinées qu'elles occasionnent, sont une des causes les plus ordinaires des morts subites. Mais ces causes ne présentent aucune indication, parce qu'elles sont fort au-dessus de toutes les ressources de l'art.

Dans les engorgemens des veines.

Il y a une autre sorte d'engorgement qui occasionne des hémorrhagies, & qui a beaucoup de rapport avec ceux dont nous venons de parler, en ce que le sang qui est retenu dans les vaisseaux, y est privé de tout mouvement, qu'il s'y fige & s'y altere; mais ce n'est pas, comme dans les cas précédens, quelques vaisseaux seulement qui sont engorgés, ce sont presque toutes les ramifications des vaisseaux d'une partie d'un viscere, & quelquefois même de tout un viscere; par exemple, du poumon, du foie, de la rate, &c. où le sang s'arrête, se fige & se déprave, au lieu de s'enflammer, comme il lui arrive en

effet, lorsqu'il est simplement retenu dans les capillaires artériels. La substance du viscere où est l'engorgement, augmente extraordinairement de volume, & ne semble formée que d'une masse de sang brun, épais, & privé de tout mouvement. Mais la dépravation putride que ce sang acquiert par son séjour, y cause une acrimonie & un commencement de dissolution, d'où naissent des hémorrhagies plus ou moins considérables, qui forment des flux de sang, des crachemens de sang, &c. Or, dans ce cas, nous ne trouvons dans la saignée, ni même dans tous les autres remèdes, aucun secours suffisant contre de tels engorgemens.

Lorsque l'embarras de la circulation se forme dans les capillaires artériels, il produit des inflammations, & occasionne souvent des hémorrhagies, sur-tout lorsque ces inflammations ont leur siège dans des viscères, dont la substance résiste peu à l'effort du sang qui engorge les vaisseaux; de là naissent encore des crachemens de sang, des diarrhées sanguinolentes; d'autres fois l'hémorrhagie prend la voie des urines. Si la maladie réside

Dans les hémorrhagies par inflammation.

374 *Usage de la Saignée.*

dans le cerveau, elle peut produire dans ce viscere des épanchemens mortels. Nous ne parlerons pas ici de la cure de ces hémorrhagies, parce qu'elles dépendent d'un genre de maladies que nous examinerons dans la suite.

Dans les hémorrhagies spasmodiques.

3°. Il y a d'autres hémorrhagies qui paroissent moins dépendre d'un embarras de circulation; telles sont, par exemple, les hémorrhagies du nez qui arrivent sans aucune cause remarquable, & qu'on attribue uniquement à la rupture des vaisseaux; mais dans ces cas-là même, l'embarras de circulation n'a pas échappé à l'observation des Praticiens attentifs. On a remarqué par les signes qui précèdent ces hémorrhagies, telles sont la rougeur du visage, la pesanteur de la tête, &c. que le cours du sang est retardé dans ces parties, & y cause une plus grande plénitude qu'à l'ordinaire, ce qui occasionne la rupture du vaisseau qui fournit l'hémorrhagie.

Direction de la nature dans ces hémorrhagies.

Il est difficile de découvrir la cause de cette sorte d'embarras de circulation. Quelques-uns l'ont attribuée avec beaucoup de vraisemblance, à quelque contraction spasmodique des

*Usage de la Saignée.* 375

vaisseaux, ou de quelque partie membraneuse où ils passent, & qui les comprime ou les étrangle. Ce sentiment est appuyé sur ce que la nature semble, dans bien des cas, être elle-même la cause directrice de ces sortes d'hémorrhagies; par exemple, des hémorrhagies salutaires qui arrivent en forme de crise dans les fièvres & dans les hémorrhagies périodiques, sur-tout celles qui, quelquefois dans les suppressions des regles des femmes, suppléent régulièrement à cette évacuation.

Nous sommes assurés d'ailleurs par l'expérience, que dans beaucoup d'autres cas, les loix de l'œconomie animale favorisent & gouvernent les éruptions, non-seulement celles du sang, mais souvent aussi des matieres hétérogènes renfermées dans les vaisseaux. Cette direction n'est pas, à la vérité, toujours salutaire; cependant on ne peut pas la rapporter à d'autre mécanisme, qu'à celui de l'œconomie animale; car il suffit, pour en convenir, de faire attention aux dépôts qui arrivent dans les maladies, particulièrement dans les fièvres malignes & pestilentielles, & qui terminent in-

Prouvée par les dépôts salutaires.

376 *Usage de la Saignée.*  
continent ces maladies. Comment, aussi-tôt que le dépôt est déterminé sur une partie, la matière morbifique qui est répandue dans toute la masse des humeurs, va-t-elle se porter & se rassembler toute au même endroit? Un homme, par exemple, est attaqué de la peste, & prêt à perdre la vie, lorsqu'un charbon qui survient extérieurement, rassemble & retient toute la matière qui formoit une maladie universelle, & délivre aussi-tôt le malade de cette cruelle maladie. D'où vient le concert général de cette matière dispersée, qui de toutes les parties du corps va se rendre exactement au lieu où se sont fixées d'abord quelques parcelles de cette matière? Il faut, non-seulement qu'elle y soit conduite par le mouvement de circulation; mais il semble qu'il faille de plus, qu'elle soit détournée de toute autre voie qui ne la conduiroit pas en ce même lieu. Car ne circuleroit-elle pas perpétuellement avec la masse des humeurs, & ne se trouveroit-elle pas toujours distribuée, par la circulation même, dans toutes les parties du corps? Il n'y auroit toujours que celle qui suit le fil des humeurs que cette circulation

*Usage de la Saignée.* 377  
conduit précisément à la partie où le dépôt a commencé, qui pourroit arriver justement à l'endroit de ce dépôt; mais il paroît que de cette manière, jamais la dépuración des humeurs ne pourroit s'achever parfaitement. Faudroit-il donc alors supposer un mécanisme plus particulier, pour opérer si promptement & si complètement cette dépuración? Nous ne pouvons cependant l'attribuer qu'à des circulations répétées: Il est vrai qu'il ne paroît pas qu'elles puissent la terminer totalement; mais elles peuvent l'avancer d'abord avec tant de progrès, que ce qui reste ensuite de matière vicieuse dispersée ne peut plus causer les mêmes désordres; & en se déposant toujours de plus en plus, la dépuración parvient du moins à un tel degré, que la nature peut l'achever facilement par différentes voies. Cependant on ne peut disconvenir que la nature excitée par un hétérogène, n'agisse quelquefois par un mécanisme particulier & contraire aux loix générales de l'économie animale.  
Une légère irritation dans une partie, détermine différemment le mouvement des esprits, occasionne des Causes de cette direction dans les hémorrhagies.

378 *Usage de la Saignée.*  
mouvements sympathiques & spasmodiques; comme nous le remarquons dans l'éternuement, dans le bâillement, dans les affections hystériques & hypochondriaques; mais il y en a de moins remarquables, qui sont cependant de même genre, & qui causent dans l'ordre de la circulation & de la distribution des liquides, des inégalités remarquables, d'où dépendent des effets particuliers & difficiles à expliquer, parce qu'ils ne sont pas conformes aux opérations ordinaires du mécanisme du corps; c'est pourquoi on les attribue souvent à différentes causes qui n'y ont aucune part. L'abondance du sang, par exemple, où la plénitude générale des vaisseaux paroît être toujours la cause des hémorrhagies qui arrivent inopinément ou irrégulièrement, ou qui sont périodiques, du moins pendant un tems: On croit que c'est elle qui ouvre dans les vaisseaux de la matrice une issue aux règles: Lorsque quelque empêchement s'y oppose, & lorsque des hémorrhagies de quelqu'autre partie suppléent régulièrement à cette évacuation ordinaire, c'est toujours, à ce qu'on croit, cette plénitude générale,

*Usage de la Saignée.* 379  
rale, qui force & qui rompt les vaisseaux qui fournissent l'hémorrhagie.  
On sçait, il est vrai, que des irritations dans la matrice, causent des mouvements irréguliers connus sous le nom de vapeurs, que ces mouvements déterminent le sang à se porter abondamment sur d'autres parties; qu'ordinairement il est poussé brusquement & en grande quantité dans les vaisseaux du visage; cependant quand il arrive alors une hémorrhagie par le nez, ou par les yeux, on n'apperçoit pas la liaison qu'il y a entre cet effet, & une cause si remarquable & si immédiate. Or, si une cause aussi facile à saisir, échappe à l'attention de la plupart des Praticiens, comment pourront-ils distinguer les causes particulières des autres hémorrhagies causées par de pareilles irritations qui occasionnent des irrégularités dans l'ordre de la circulation, ou qui excitent dans quelques parties des contractions capables d'y arrêter le cours du sang, qui alors rompt quelques-uns des vaisseaux qui le retiennent?

Ces causes secrettes ne peuvent être connues que par le concours de différentes connoissances qui nous les

On ne doit pas rapporter les hémorrhagies à l'abondance du sang.

380 *Usage de la Saignée.*  
décelent, & qui nous font rappotter les hémorrhagies à d'autres causes qu'à l'abondance du sang, même les hémorrhagies, qui ne laissent appercevoir dans les parties où elles arrivent, d'autre désordre que la rupture des vaisseaux: On observe, en effet, que ce ne sont pas toujours les personnes où le sang abonde, qui sont les plus sujettes à ces hémorrhagies, puisque ceux qui sont d'un tempérament pituiteux en ont qui sont habituelles & excessives; les pituiteux mélancoliques, & les pituiteux bilieux y sont sur-tout fort exposés; les uns à cause de l'acrimonie du *serum-salsum*, les autres à cause de l'acrimonie de l'humeur bilieuse, qui cause des irritations & des contractions spasmodiques capables d'occasionner la rupture des vaisseaux, & la fluidité du sang concourt, dans ces tempéramens, à rendre l'hémorrhagie plus abondante. C'est par la même raison aussi que les hémorrhagies sont très-fréquentes dans les maladies où la dissolution du sang est considérable: Ce n'est donc pas à l'abondance du sang, ni à la plénitude simplement, qu'on doit attribuer ces hémorrhagies; car elles sont

*Usage de la Saignée.* 381  
toujours accompagnées de quelque dérangement particulier dans la circulation & dans la distribution de la masse du sang: En effet, la plénitude ou l'abondance du sang, ne suffit pas seule, tant que la circulation est libre & régulière, pour causer une hémorrhagie; il faut, de plus, qu'elle soit déterminée par un mécanisme particulier qui dérange l'ordre de la circulation & de la distribution du sang, Ainsi les ruptures des vaisseaux du cerveau, du poumon, &c. qui arrivent sans causes apparentes, dépendent toujours de quelque disposition particulière des vaisseaux, ou de quelque irritation qui excite des mouvemens ou des contractions spasmodiques, insensibles, mais suffisantes, soit que le sang abonde ou non, pour occasionner la rupture des vaisseaux qui fournissent l'hémorrhagie. On doit donc être très-attentif à ce genre de causes, pour prévenir de telles hémorrhagies dans ceux qui y sont sujets; car il ne suffit pas alors de recourir simplement à la saignée, pour diminuer l'abondance du sang, ou pour désemplir les vaisseaux. Il faut s'attacher à procurer l'excrétion des sucs

qui peuvent entretenir quelque acrimonie dans la masse des humeurs.

Hémorrhagie par corrosion.

4°. La corrosion des vaisseaux est encore un genre de cause fort ordinaire des hémorrhagies; mais parmi ces causes, les principales sont les suppurations des ulcères sanieus & des ulcères virulens, les congestions du sang & des autres humeurs qui croupissent & se dépravent; il naît de-là une acrimonie qui devient assez corrosive pour ronger les vaisseaux où ces humeurs séjournent, comme on le remarque assez fréquemment dans le scorbut. Les vaisseaux du cerveau sont exposés à cet accident, non-seulement les vaisseaux sanguins, qui, comme on le sçait, sont très-sujets dans cette partie aux dilatations variqueuses & aneurismales; mais encore plus les autres vaisseaux qui se trouvent engorgés de suc séreux & âcres, parce que le tissu de ces derniers vaisseaux est si délicat & si mince, qu'une médiocre acrimonie les perce facilement, & cause des épanchemens d'humours séreuses, qui sont la cause de la plupart des apoplexies.

Effets de la saignée dans les apoplexies.

Ce sont principalement les apoplexies de ce dernier genre qui, lorsque

l'épanchement n'est pas fort considérable, peuvent être dissipées par l'usage des émétiques, des sternutatoires & des purgatifs; & comme ces apoplexies sont les plus ordinaires, la prudence veut qu'on ne s'artête pas tant à faire de nombreuses saignées, mais que l'on recoure au plutôt à ces remèdes, qui dans les apoplexies sanguines mêmes, où il n'y a pas beaucoup de sang extravasé, peuvent être utiles, sur-tout l'émétique, pour dissiper l'épanchement qui comprime le corps calleux; car on ne doit pas compter beaucoup sur les saignées, pour procurer la résorption du sang, parce que ce remède, ainsi que nous l'avons déjà remarqué plusieurs fois, ne cause pas dans les vaisseaux, comme on le croit, une déplétion qui puisse favoriser la rentrée du sang dans ces vaisseaux.

Utilité des autres évacuans.

Les suc séreux peuvent, parce qu'ils sont plus fluides & moins grossiers que le sang, être repris par leurs vaisseaux. L'usage des forts purgatifs, qui par leur action excitent beaucoup celle de tous les genres de vaisseaux, & qui causent beaucoup de dimotion ou de mouvement dans les suc qu'ils

renferment, favorisent beaucoup aussi la résorbtion des suc séreux qui sont épanchés. Ce sont donc les émétiques & les purgatifs qui doivent être notre principale ressource dans les apoplexies; & il est aisé de comprendre par les mêmes raisons, qu'ils sont aussi les remèdes les plus sûrs que nous puissions employer pour les prévenir, parce qu'ils sont les plus efficaces pour procurer la dimotion du sang & des autres suc qui séjournent dans les vaisseaux du cerveau, & pour dégager ces vaisseaux; aussi l'expérience, excepté dans les inflammations de ce viscere, s'accorde-t'elle bien visiblement avec cette théorie, dans les cas où les fonctions de cette même partie sont lésées ou empêchées par la présence de quelque humeur qu'on peut déplacer. On doit donc, dans ceux où l'on soupçonne quelque disposition à l'apoplexie, espérer beaucoup plus de ces remèdes, que des saignées de précautions auxquelles on a tant de confiance; car elles sont peu utiles pour prévenir les épanchemens séreux, qui sont la cause la plus ordinaire des apoplexies; elles ne sont pas non-plus d'une grande ressource contre

tre les stagnations du sang dans les vaisseaux variqueux du cerveau; qui sont les causes les plus ordinaires de l'apoplexie sanguine. Dans ce cas, il y a deux choses ensemble à envisager; sçavoir, les dilatations extrêmes des vaisseaux, & le croupissement du sang dans ces vaisseaux dilatés. Ces dilatations sont cachées, nous les ignorons lorsqu'elles existent. D'ailleurs, elles sont peu susceptibles de remède. Le croupissement du sang qu'elles occasionnent, doit faire redouter dans ce fluide une dépravation capable d'altérer les tunique des vaisseaux, une dépravation qui par conséquent dispose ces tunique à se rompre. Tout ce qu'on peut faire, pour éviter autant qu'il est possible, cette dépravation, c'est de remuer, déplacer, & renouveler le sang qui croupit: Or la saignée est un remède insuffisant contre de pareilles stagnations; il faut secouer, ébranler, exprimer, pour déplacer le sang qui séjourné dans des vaisseaux dilatés & forcés, qui n'agissent plus par eux-mêmes: On peut donc satisfaire plus efficacement à ces indications par les émétiques, & par les ster-

*Usage des émétiques & des sternutatoires par précaution contre l'apoplexie.*

nutatoires, que par la saignée.

† Circonspec-  
tion sur cet  
usage.

Nous devons remarquer cependant que l'action des émétiques & des sternutatoires, quoique très-efficace pour déplacer les fucs qui croupissent & qui se dépravent dans ces vaisseaux, doit être suspecte; car lorsque les vaisseaux sont déjà fort disposés à se rompre, elle peut, par les fortes secousses qu'elle cause, produire sur le champ la maladie qu'on veut prévenir. C'est ce qu'on a observé plusieurs fois, surtout dans les violens étternuemens; ainsi l'usage de ces remèdes exige beaucoup de circonspection. Cependant si on fait attention aux fréquens retardemens de circulation dans les veines du cerveau & de ses membranes, on comprendra assez que l'éternuement doit être très-utile pour hâter le cours du sang qui y séjourne, & pour prévenir, du moins en partie, les grandes dilatations variqueuses de ces veines.

Saignées de  
précaution  
contre l'apo-  
plexie; celle  
du col seroit  
préférable.

Si l'on peut tirer quelques avantages des saignées de précaution; c'est sur-tout de celles du col; supposé qu'elles puissent procurer une dérivation dans les vaisseaux du cerveau & de ses membranes; car ce n'est pas

pour désemplir ces vaisseaux, qu'on doit recourir à la saignée; cette indication est imaginaire, c'est pour rendre le sang plus fluide, & déplacer, s'il est possible, celui qui séjourne dans les vaisseaux variqueux de cette partie; car quoiqu'on ne détruise point une pareille cause qui est très-fréquente, on peut en éloigner l'effet en déplaçant le sang, qui restant immobile dans ces vaisseaux variqueux, s'y déprave, corrode ou altère les parois de ces mêmes vaisseaux.

C'est encore assez ordinairement la corrosion des vaisseaux qui est la cause des hémorrhagies & des épanchemens de sang qui arrivent dans les maladies où l'acrimonie des humeurs est excessive, & particulièrement dans les fièvres colliquatives, dans les fièvres malignes, dans les fièvres pestilentielles, dans la petite vérole, dans le scorbut, &c. Ces hémorrhagies & ces épanchemens sont attribués par la plupart des Praticiens, à la rupture des vaisseaux causée par l'impétuosité du sang: Pour prévenir cet accident, ils ont recours à de nombreuses saignées, sur-tout lorsque la fièvre est

Hémorrhagies dans les  
fièvres.

considérable. Mais soit que ces hémorrhagies soient causées par corrosion, ou par irritation, ou par infiltration dans les dissolutions excessives du sang, en sorte que le sang s'échappe par la voie des sueurs, des urines, des crachats, &c. ils ne saisissent pas les vraies indications, en envisageant la raréfaction des humeurs & la plénitude des vaisseaux; ils ne préviennent pas l'accident qu'ils redoutent, & comme nous le verrons dans la suite, ils s'opposent souvent à la guérison de la maladie, où cette multitude de saignées favorise d'autres accidens qui enlèvent les malades. Ainsi, en suivant de fausses indications, l'art ne devient pas seulement inutile, mais alors il contribue ordinairement beaucoup aux évènements les plus funestes.

*Usage de la saignée contre ces hémorrhagies.*

Quoique la saignée ne soit pas un remède suffisant pour prévenir les hémorrhagies qui arrivent par corrosion, soit que cette corrosion dépende de l'acrimonie des matières fournies par des suppurations, soit qu'elle arrive par l'acrimonie qui naît de la dépravation des sucres qui crou-

issent dans les vaisseaux, soit qu'elle dépende de l'acrimonie de quelques matières ou de quelques humeurs vicieuses retenues dans les voies de la circulation, on doit cependant recourir à ce remède, lorsque l'hémorrhagie est considérable, parce qu'elle peut l'arrêter, comme nous avons dit, par la foiblesse subite qu'elle cause dans l'action organique des artères, & par le resserrement du vaisseau ouvert qu'elle occasionne en diminuant le volume du liquide. On doit appercevoir néanmoins qu'elle réussit beaucoup moins, quand le sang est trop fluide ou fort dissout, & qu'alors on doit plus compter sur l'usage des astringens, que sur les saignées qui augmentent encore la fluidité du sang.

1<sup>o</sup>. Dans les hémorrhagies qui sont occasionnées par un dérangement habituel dans le calibre des vaisseaux, qui forme un obstacle au cours du sang, les saignées ne peuvent avoir qu'une utilité passagère, parce qu'elles ne peuvent dissiper un dérangement habituel, qui rétrécit, ou dilate à l'excès le calibre d'un vaisseau, & qui retarde ou arrête la circulation. Ce ne peut

Hémorrhagies par mauvaise disposition des solides.

donc être que dans le tems de l'hémorrhagie même que ce remede peut être de quelque secours.

Mais si le rétrécissement du calibre des vaisseaux dépendoit de l'engorgement des petits vaisseaux, & des fibres des parois des veines, ou des artères capillaires, ou s'il arrive par l'inflammation des parois des troncs artériels ou veineux, comme on l'a observé plusieurs fois par l'ouverture des cadavres, la saignée peut alors dissiper radicalement ce dérangement. Mais comme une légère irritation dans ces parois peut faire naître un petit engorgement de cette espece, capable cependant d'occasionner la rupture d'un vaisseau, & une hémorrhagie considérable, telles que celles qui arrivent par le nez, sans cause apparente, la saignée réussit moins sûrement, parce que les froncemens de ces capillaires des membranes des vaisseaux produits par irritation, ne cedent pas facilement, comme nous le verrons dans la suite aux saignées, mêmes fort abondantes.

Comment les  
malades peu-  
vent soutenir  
des hémorrhagies  
excessives.

On doit être surpris de la quantité énorme de sang qui s'échappe quelquefois dans les hémorrhagies, sur-

tout par celles du nez, de la matrice, des hémorrhoides, &c. sans que de telles évacuations causent la mort. Car on a vu quelquefois 18 ou 20 livres de sang s'écouler en moins de deux jours, & même jusqu'à 40 livres dans l'espace de six ou sept jours; mais dans ce cas, les malades n'évitent la mort que par la longueur du tems de l'évacuation qui se fait continuellement & lentement. Ce tems est suffisant, pour que les vaisseaux qui contiennent les fucs blancs puissent refournir, pendant l'évacuation, la masse des humeurs renfermée dans les vaisseaux sanguins; enforte que cette évacuation se partage dans le même tems à toute la masse générale des humeurs, & que la partie rouge ne sorte que dans la proportion où elle se trouve avec les fucs qui remplacent continuellement ceux qui s'échappent pendant l'hémorrhagie, & qui se mêlent avec le sang: De cette maniere, celui-ci ne peut jamais être épuisé par l'évacuation, tant que la masse des humeurs peut y contribuer suffisamment & assez promptement. Or, cette masse générale des humeurs est si considérable, comme nous l'avons

remarqué, qu'elle peut alors suffire pour ces grandes pertes, & pour soutenir la vie des malades qui les supportent.

Maniere de faire des saignées très-grandes, sans exposer la vie des malades.

Ces observations méritent beaucoup d'attention, parce qu'elles peuvent nous encourager à répandre avec profusion le sang dans les cas où l'on est absolument obligé, pour sauver la vie aux malades, de multiplier prodigieusement les saignées, ayant seulement égard d'y employer le tems qui convient, pour que ces malades puissent les supporter. Peut-être que si on laissoit couler modérément le sang, comme dans les hémorrhagies dont on vient de parler, qui durent pendant plusieurs jours, on pourroit tirer, sans danger, beaucoup plus de sang, & beaucoup plus promptement que dans les saignées, où il sort rapidement, & qu'on répète fréquemment. Il faudroit faire, pour cet effet, une grande ouverture à la veine, afin de continuer la saignée autant qu'on voudroit par cette même ouverture, en ôtant la ligature pour la placer sur la partie de la veine qui apporte le sang à l'ouverture, & on la ferreroit autant qu'il conviendrait pour mo-

dérer la sortie du sang, de maniere qu'il n'en sortit qu'environ trois ou quatre palettes en une heure; ainsi on pourroit tirer douze ou quinze livres de sang en vingt-quatre heures; ce qui est possible, puisqu'on a vu des hémorrhagies en fournir jusqu'à vingt livres en trente-six heures. Cette quantité de sang qu'on tireroit en vingt-quatre heures, si la nécessité l'exigeoit absolument, seroit égale à plus de vingt saignées. Or, un malade ne pourroit pas, à beaucoup près, supporter une telle quantité de saignées en si peu de tems. Ainsi on pourroit, dans un cas fort pressant, tirer de cette maniere, en moins de tems, beaucoup plus de sang que par les saignées ordinaires répétées fréquemment. Un jeune homme avoit une squinancie fort pressante; on ne pouvoit pas lui faire de grandes saignées, parce qu'il tomboit en défaillance: J'eus recours à cette méthode à deux ou trois reprises, & en moins de six heures, je dissipai entièrement la maladie.

## CHAPITRE IX.

## DES INDICATIONS

qu'on peut tirer de l'Inspection du Sang, pour l'usage de la Saignée.

Infidélité de  
l'inspection du  
sang.

L'INSPECTION du sang a toujours parue un moyen fort équivoque pour découvrir les bonnes ou mauvaises qualités des humeurs, & encore plus, pour en tirer des indications dans la pratique. Souvent, dit *Baillou*, on tire des veines de personnes saines un sang qui paroît fort mauvais & fort impur, tandis qu'il y en a qui paroît très-bon qu'on a tiré à des malades, qui quelquefois ont intérieurement des parties fort endommagées.

Le peu de connoissance que les Anciens ont eu de la nature de nos humeurs, & du rapport que leurs qualités sensibles ont avec le jeu des solides, ne les mettoit pas, à beaucoup près, à portée de tirer au simple aspect du sang, des conséquences bien justes sur l'état du malade; il suffisoit

*De l'Inspection du Sang, &c.* 395  
que le sang leur parût sous une couleur obscure ou différente de sa couleur rouge ordinaire, pour qu'ils le crussent vicié, ou corrompu, ou chargé d'impuretés. *Si crassus & niger est, vitiosus est, si rubet & pellucet integer est.* Cels. lib. II, cap. 10. L'expérience seule a dû faire appercevoir la fausseté de cette regle; car il ya certains tempéramens qui s'accordent avec une bonne fanté, où le sang n'a pas cette belle couleur rouge, ni cette consistance peu grossiere qui paroissent si favorables. Les mélancoliques ont le sang épais & d'un rouge-brun; ceux qui sont d'un tempérament pituiteux mélancolique, fournissent ordinairement un sang qui se couvre d'une matiere gluante & blanchâtre; cependant ces qualités ne doivent point être suspectes. Nous avons moins aussi à nous défier d'un sang, dont le coagulum est fort lié, & même fort coëneux, que d'un sang bien rouge qui se coagule difficilement; car celui-ci est ordinairement infecté d'un âcre dissolvant & très-pernicieux, qui nous doit faire soupçonner de la corruption dans les humeurs, & nous faire redouter du dé-

396 *De l'Inspection du Sang, &c.*  
fordre dans les solides. Aussi a-t'on observé que plus le sang est délié, & d'un rouge vif & éclatant, plus il se corrompt promptement \*. *Wepfer* a remarqué que cette dissolution putride va quelquefois si loin dans certaines fièvres, que le sang ne se coagule point après la mort, particulièrement dans certaines petites véroles \*\*.

L'impureté du sang ne se découvre pas par l'inspection du sang.

C'est avoir une idée trop grossière de l'impureté des humeurs, que d'en juger par la couleur sale & par la consistance épaisse du sang. Ce n'est pas dans la partie rouge des humeurs où résident les matières vicieuses dont elles sont infectées. Le sang proprement dit, est formé de globules grossières délayées, & continuellement lavées par la partie séreuse; ce seroit donc dans ce véhicule que nous devrions chercher à voir ces impuretés, si elles étoient visibles; mais ce qu'il y a de plus impur & de plus nu-

\* *In malignis temporum constitutionibus praesertim cum febribus acutis vexant, & aegriurum tur sapissime detrahatur sanguis laudabilis magno aegrorum & virium detrimento. Ball. Epid. lib. 1. p. 8.*

\*\* *Wepfer in historia apoplect. 16. in Schel.*

*De l'Inspection du Sang, &c.* 397  
sible dans nos humeurs, est ordinairement ce qui y est le plus subtil & le plus imperceptible; aussi ne doit-on point se proposer de découvrir ces impuretés, ni aucun hétérogène morbifique par l'inspection du sang.

On doit penser la même chose de la putréfaction du sang; car ces glaires sales & blanchâtres dont il se couvre, ne marquent point cette putréfaction qu'on croit découvrir par ces qualités\*; elles marquent la matière du sang & de la lymphe, dont les molécules ont perdu leur forme ou figure, & paroît sous une forme & sous une couleur qui la déguisent, & la font méconnoître, elle paroît comme une glaire purulente qu'on croit réduite à cet état par la pourriture, tandis que cette substance n'a d'autre défaut, que celui d'avoir des molécules qui changent de figure.

Fausse idée de putréfaction par l'inspection du sang.

## I

L'inspection du sang demande, d'ail-

Précaution pour l'inspection du sang

\* *Observatione dignum est Fernelium existimare sanguinis albedinem esse testem redundantis pituitae: Nos initium putredinis putamus. Ballon. Epid. lib. 1. p. 15.*

398. *De l'Inspection du Sang, &c.*

leurs, bien des précautions, pour ne se pas méprendre très-souvent dans les inductions qu'elle suggere, parce qu'il y a tant d'accidens, ou tant de circonstances qui peuvent changer la couleur & la consistance du sang tiré par une saignée, qu'il faut y être fort attentif, pour ne pas juger sur de fausses apparences.

Le vase qui reçoit le sang, la manière dont ce liquide est sorti, le tems qu'il y a qu'il est tiré, la disposition de l'air, lors de sa sortie, le froid ou le chaud que la personne a supporté pendant la saignée, le tems d'exacerbation ou de rémission de la maladie, l'âge, le tempérament, l'état du pouls du malade, le transport ou le remuement du sang, le lieu où il est placé après la saignée; tout cela peut y apporter divers changemens considérables.

Par rapport  
vase.

Si on tire du sang dans un vase plat & fort large, il s'y trouvera fort étendu, la froideur de l'air qui le pénétrera, & celle du vase le coaguleront promptement, & avant que l'humour glaireuse, s'il y en a, puisse s'en séparer, & s'élever au-dessus sous la forme d'une huile fort fluide, qui en

*De l'Inspection du Sang, &c.* 399

perdant sa chaleur, doit le couvrir d'une coëne blanchâtre plus ou moins épaisse, & plus ou moins ferme: Ainsi lorsque cette séparation ne se fait pas, quand il y a une dissolution glaireuse dans le sang, on ne l'apercevra pas, ou fort peu pendant la saignée par cette huile fluide, & ensuite par cette coëne qui ne paroîtront point, ou qu'en petite quantité.

Si l'air est fort froid, que la personne saignée s'en soit ressentie assez pour retarder la sortie du sang, ou si le sang est sorti par une petite ouverture, ou s'il a coulé fort lentement, il aura été presque coagulé avant que d'être arrivé dans le vase; ainsi, quand ce vase seroit profond, & que le sang y seroit fort rassemblé, la coagulation empêcheroit toujours la séparation de cette huile glaireuse, qui restant confondue & coagulée avec le sang, attache fortement ses molécules les unes aux autres, enferme exactement les interstices, & y emprisonne la férosité, de façon qu'elle ne pourra se séparer; alors le sang paroîtra d'un rouge clair, & privé de véhicule.

Par rapport  
au froid.

Si l'on tire du sang d'un vieillard, à l'âge & aux tempéramens

Par rapport  
à l'âge & aux  
tempéramens

400 *De l'Inspection du Sang, &c.*  
d'un bilieux, d'un pituiteux, d'une  
personne affligée de maladie chro-  
nique, ou de fièvre colliquative, on  
trouvera beaucoup de sérosité; si rien  
n'a empêché sa séparation; mais on  
n'en connoitra pas exactement la rai-  
son, si on n'est pas déjà instruit de  
l'âge, du tempérament du malade,  
& de la nature de la maladie.

Par rapport  
au tems après  
la saignée.

Si on examine le sang peu de tems  
après qu'il est tiré, la sérosité ne fera  
pas encore séparée; si au contraire  
on l'examine trop long-tems après la  
saignée, & que la dissolution putride  
commence à s'en emparer, la séro-  
sité paroitra fort abondante, on ne  
connoitra ni dans l'un ni dans l'autre  
cas la véritable quantité du véhicule  
du sang.

Par rapport  
à la maladie.

Si on saigne dans une inflammation,  
dans une grande fièvre continue &  
simple, dans des affections rhumatif-  
males & catharrales, dans une caché-  
xie glutineuse, dans la plupart des  
fièvres lentes non putrides, dans les  
femmes grosses, même dans les hy-  
dropiques, on trouve le sang couvert  
d'une glaire qui a plus ou moins de  
consistance, & dont on ne peut tirer  
d'indications, sans être instruit d'ail-

*De l'Inspection du Sang, &c.* 401  
leurs de l'état du malade, & de la na-  
ture de la maladie.

Si on transporte le sang après que  
la sérosité en est séparée, cette séro-  
sité pourra, étant remuée, délayer un  
peu du coagulum du sang, & prendre  
une couleur rouge, qui empêchera  
de juger des qualités de cette même  
sérosité, par sa couleur propre.

Par rapport  
à d'autres cir-  
constances.

Si on expose le sang au Soleil, la sé-  
rosité se dissipera, la surface de ce sang  
devindra noire; ainsi on ne pourra  
juger, ni de la quantité de la sérosité,  
ni des qualités du sang.

Le sang qui sort avec impétuosité,  
& qui tombe de haut dans les palet-  
tes, mouffe beaucoup, ce qui fait  
croire qu'il est subtil, bilieux & fort  
échauffé, au lieu que si on recom-  
mence la saignée peu de tems après,  
que le sang vienne lentement, & qu'il  
ne tombe pas de haut dans les palet-  
tes, il passera alors pour grossier, lourd  
& épais.

Si l'on examine le sang d'une mê-  
me saignée, distribué dans différentes  
palette, où il n'aura pas coulé avec  
la même vitesse, sa couleur sera dif-  
férente dans ces palettes, on croira  
qu'il differe aussi par ses qualités, &

on est attentif à remarquer si celui qui paroît mauvais est sorti le premier ou le dernier. S'il est sorti le premier, on croit avoir tiré le reste du mauvais sang; si au contraire il est sorti le dernier, on croit que le mauvais sang ne commençoit à s'évacuer qu'à la fin de la saignée; c'est pour faire de telles observations qu'on est si exact à marquer les palettes selon l'ordre dans lequel elles ont été remplies; cette précaution ridicule ne sert qu'à séduire ceux qui jugent sans discernement sur des apparences qui dépendent de circonstances étrangères au malade, à la maladie, & aux qualités du sang. Pour mieux décider, il faut juger du sang, non-seulement d'une palette, mais de toute la saignée, par celui qui se trouve dans quelqu'une de ces palettes, où l'on doit s'apercevoir que les circonstances y ont apporté le moins de changement.

## I I.

Le sang ouvert d'humour glaireux, faussement attribué à la pourriture.

Le sang couvert de beaucoup d'humours glaireux, qui forment une coëne en se refroidissant, étoit accusé de pourriture par les Anciens: C'étoit par

cette coëne qu'ils distinguoient les fièvres continues, qu'ils appelloient *putrides*, des autres genres de fièvres; en sorte que, trompés par la ténacité & par la couleur sale & blanchâtre d'un sang enflammé, c'est-à-dire, fort agité par l'action violente des vaisseaux, ils ont pris, pour fièvre putride, la fièvre la plus simple & la plus opposée à celle qui est véritablement putride, ce qui rend leur doctrine sur les fièvres très-obscur & très-infidèle. Cependant lorsqu'on reconnoît la cause de leur méprise, on peut interpréter leur langage, & l'assujettir à des idées plus justes & plus vraies. Mais toujours est-il vrai que cette erreur rend leur théorie doublement défectueuse; car ayant pris pour fièvres putrides celles qui ne le sont pas, ils n'ont eu aucune idée de celles qui le sont véritablement. En effet, avec quelle obscurité ne s'expriment-ils pas, lorsque dans les fièvres suspectes de malignité, ils disent qu'on peut recourir plus sûrement à la saignée, *si la pourriture l'emporte sur la malignité?* Or, un tel langage peut-il se concilier avec la vérité, qui est, comme nous l'avons prouvé en divers endroits, que plus la

404 *De l'Inspection du Sang, &c.*  
 putréfaction est complète, plus la malignité est grande? Il est aisé de s'apercevoir par-là, que la doctrine des Anciens, sur la nature des fièvres, doit être non-seulement peu instructive, mais d'ailleurs très-fausse. Néanmoins nous ne devons pas penser de même de leurs observations sur les signes, sur les accidens, sur les complications, & sur la cure de ces maladies. Mais ces observations doivent être appréciées avec attention; car il est certain que n'ayant pas connu la nature, ou la cause formelle de ces différentes fièvres, ils n'ont pas pu tirer d'indications claires & exactes, pour se conduire avec connoissance dans le traitement de ce genre de maladies; ils n'ont pu avoir d'autre guide que l'expérience acquise par la pratique, & sur laquelle on ne peut, à cause de l'obscurité qui en est inséparable, établir que des préceptes vagues, obscurs & infidèles.

<sup>l'</sup>Humeur glaireuse prise faussement pour la pituite.

... Lorsque l'humeur glaireuse qui s'éleve sur le sang, prend peu de consistance, quand elle est refroidie, & qu'elle reste sous la forme d'une matière molle & gluante, les Anciens la regardoient comme une pituite crüe

*De l'Inspection du Sang, &c.* 405  
 & glutineuse, parce qu'ils plaçoient sous le genre de pituite toutes les humeurs de la masse du sang qui n'avoient pas la couleur jaune de la bile, ou la couleur rouge du sang, ou la couleur noire qu'ils attribuoient à la mélancolie. Ainsi cette humeur glaireuse qui paroissoit sur le sang, & qui est de la nature & de la substance de la lympe, les induisoit encore en erreur dans les jugemens qu'ils portoient sur les maladies où l'on tiroit un sang fort chargé de cette espece d'humeur glaireuse.

L'humeur glaireuse qui s'épaissit & s'endurcit beaucoup sur le sang, comme dans la pleurésie, & dans les autres inflammations du sang, a été regardée par les Modernes comme un indice d'une coagulation, ou d'un épaississement considérable du sang & des humeurs, qui a paru être la cause des maladies inflammatoires. C'est sur cette cause prétendue qu'on a établi la nécessité de multiplier beaucoup les saignées dans ces maladies, afin de diminuer le volume du sang, qui par son épaisseur s'embarasse, s'arrête dans les vaisseaux capillaires, & y intercepte la circulation. Cepen-

Sang coëneux, pris faussement pour sang coagulé.

406 *De l'Inspection du Sang, &c.*  
dant, on a dû remarquer que les inflammations se forment avant que cette glaire épaisse paroisse; car on n'en trouve point sur le sang dans les saignées que l'on fait, lorsque ces maladies commencent à se déclarer: Ce n'est donc pas l'épaississement qu'on y observe ensuite, qui a donné naissance à la maladie. Mais il n'est pas moins facile de reconnoître que cet épaississement n'existe point dans les vaisseaux, qu'il n'arrive qu'après la saignée, par le repos & par le refroidissement de l'humeur glaireuse, & que cette humeur est au contraire, lorsqu'elle sort des vaisseaux, dans un état tout opposé, c'est-à-dire, dans un état de dissolution, puisque dans le tems de la saignée, & immédiatement après, elle se rassemble sur le sang, sous la forme d'une huile très-fluide & plus légère que le sang, ce qu'on ne remarque point dans le commencement de l'inflammation, lorsqu'elle n'est point encore parvenue à cet état de dissolution; ainsi, bien loin qu'une telle humeur marque un épaississement dans la masse du sang, elle oblige, au contraire, à y reconnoître une plus grande fluidité. Les indica-

Sang coë-  
neux est une  
marque de  
dissolution  
glaireuse.

*De l'Inspection du Sang, &c.* 407  
tions qu'on tire de ce prétendu épaississement, n'ont donc aucune réalité.

Le seul cas, je crois, où l'on puisse découvrir exactement, à l'inspection du sang, la nature & l'état de la maladie de la personne saignée, est lorsqu'il se couvre d'une coëne fort dure, fort épaisse & fort coriasse; car alors il est presque toujours vrai qu'il est dans un état d'inflammation considérable, soit que cette inflammation réside dans les vaisseaux sanguins d'une seule partie, ou généralement dans ceux de toutes les parties\*. Ce dernier cas se trouve précisément dans les fièvres simples & fort violentes, qu'on appelle vulgairement *fièvres putrides*, à cause du changement total de couleur qui s'observe à la surface du sang. Le premier cas se rapporte à toutes les inflammations particulières de quelque partie du corps: Mais comme ces inflammations sont presque toujours accompagnées d'une grande fièvre, l'inflammation du sang doit aussi alors être regardée comme générale, & l'humeur glaireuse qui forme la coëne, n'est pas pro-

Sang fort  
coëneux, est  
produit par  
inflammation.

\* *Guilhelmus de sanguinis naturâ, §. 1.*

408 *De l'Inspection du sang, &c.*  
duite simplement par l'inflammation  
particuliere, mais aussi par l'inflam-  
mation générale, c'est-à-dire, par la  
fièvre.

Plus il est  
coëneux, plus  
il y a d'in-  
flammation.

Plus la coëne qui couvre le sang,  
est épaisse & dure, plus elle marque  
la violence de l'inflammation, & l'on  
peut craindre alors qu'une portion de  
l'humeur glaireuse ne se rassemble, ne  
s'arrête dans quelque gros vaisseau,  
& n'y forme des concrétions polypeu-  
ses qui arrêtent la circulation du sang,  
& fassent périr le malade. On a quel-  
quefois découvert après la mort, de  
pareilles concrétions dans les sinus du  
cerveau, dans les veines & artères  
pulmonaires, & ailleurs. Quoique ces  
funestes effets soient fort rares, on  
doit s'attacher à les prévenir par le se-  
cours de la saignée, qui en diminuant  
la quantité de cette humeur par l'é-  
vacuation, & en augmentant la par-  
tie séreuse de la masse du sang qui dé-  
trempe cette humeur, la rend moins  
susceptible de concrétion. Je dis que  
cet accident est fort rare; car nous  
voyons une multitude de malades qui  
supportent, pendant plusieurs semai-  
nes, des fièvres violentes, & très-ca-  
pables, par conséquent, d'occasionner  
de

*De l'Inspection du Sang, &c.* 409  
de pareilles concrétions, si elles se  
formoient facilement, & qui guéris-  
sent parfaitement de ces fièvres. Ainsi,  
il paroît que la fièvre, même la plus  
violente, ne les produit point par elle-  
même, & qu'il est nécessaire que quel-  
que cause particuliere y contribue: aus-  
si apperçoit-on que c'est dans les fie-  
vres accompagnées d'une inflamma-  
tion ou d'un engorgement particulier  
de quelque viscere, sur-tout du poul-  
mon, ou du cerveau qu'elles arrivent,  
& non dans une fièvre simple. Nous  
examinerons ce point plus particulie-  
rement dans la suite.

Les concre-  
tions polypeu-  
ses n'arrivent  
que par l'in-  
terception de  
la circulation.

Le sang coëneux, peu fourni de  
sérosité, indique la saignée, sur-tout  
dans les inflammations particulieres,  
pour rendre le sang plus fluide, pour  
délayer l'humeur glaireuse, pour ar-  
rêter les progrès de l'embarras de  
la circulation, pour moderer l'in-  
flammation, pour la dissiper, s'il  
est possible, ou pour prévenir du  
moins l'abcès, si elle parcourt tous  
ses tems. Plusieurs Praticiens re-  
commandent de continuer les sai-  
gnées jusqu'au changement de cou-  
leur du sang; mais ce précepte est  
mal conçu; car on ne parviendroit

Le sang fort  
coëneux &  
peu séreux  
dans les in-  
flammations,  
indique la sai-  
gnée.

Le sang coë-  
neux dans les  
fièvres sim-  
ples indique  
moins de sai-  
gnées que dans  
les inflamma-  
tions.

jamais à épuiser l'humeur glaireu-  
se dans les premiers tems, ni dans la  
vigueur de l'inflammation; en effet,  
ce n'est que sur le déclin qu'elle peut  
disparoître en se convertissant en hu-  
meur purulente, & en se confondant  
alors avec la partie séreuse de la mas-  
se du sang. Ainsi, avant ce change-  
ment, qui doit arriver naturellement,  
on épuiserait plutôt tout le sang des  
malades, que de l'obtenir par le  
moyen de la saignée. Si on a cru y  
avoir réussi par cette voye, c'est qu'on  
a attribué à la saignée un effet que la  
nature seule peut operer. L'indication  
qui se présente ici pour la saignée, se  
borne donc à diminuer la quantité du  
sang & de l'humeur glaireuse, & à  
augmenter la partie séreuse; ainsi lors-  
que cette partie est devenue assez  
abondante, on a satisfait à l'intention  
qu'on a dû se proposer, soit dans une  
inflammation particuliere qui par-  
court ses tems, & où il n'y a point  
d'accidens, qui en leur particulier  
exigent la saignée, soit dans une fié-  
vre simple continuë, où l'humeur glai-  
reuse étoit fort abondante, où elle  
formoit une coëne fort épaisse & fort  
dure, & où la masse du sang paroif-

Fausse idée  
des Anciens  
sur la saignée  
continuée jus-  
qu'au chan-  
gement de  
couleur du  
sang.

soit fort peu fournie de partie sé-  
reuse. Mais cette privation de partie  
séreuse est moins ordinaire dans les  
fièvres continues simples; que dans  
celles qui sont accompagnées de quel-  
que inflammation particuliere dans  
une partie: C'est pourquoi on peut  
dans ces fièvres, être beaucoup plus  
retenu sur l'usage de la saignée: On y  
a d'ailleurs beaucoup moins d'avanta-  
ges à obtenir, & beaucoup moins de  
dangers à éviter par le secours de ce  
remede.

Nous devons avertir que souvent  
la coëne que forme l'humeur glaireu-  
se ne se manifeste pas par sa couleur  
blanchâtre ordinaire; elle se cache,  
pour ainsi-dire, sous la propre cou-  
leur du sang, parce qu'il y a eu pen-  
dant la saignée quelques circonstan-  
ces qui n'ont pas permis à la partie  
rouge du sang de se dégager entiere-  
ment de l'humeur qui forme cette coë-  
ne: Alors la surface du coagulum a une  
couleur rouge vermeille très-peu fon-  
cée, & on ne peut reconnoître cette  
coëne, son épaisseur, & sa solidité,  
qu'en divisant la surface du coagulum;  
ainsi, toutes les fois qu'elle ne paroît  
pas dans une fièvre ou dans une inflam-

L'humeur  
glaireuse mê-  
lée de sang  
forme une  
coëne rouge.

412. *De l'Inspection du Sang, &c.*  
mation, on doit diviser cette surface, pour s'assurer si elle est coëneuse, & si la coëne a beaucoup d'épaisseur & de consistance.

I I I.

Humeur glaireuse qui ne se durcit pas en se figeant sur le sang.

Ordinaire aux maladies catharales & fluxions de poitrine.

Si elle indique la saignée.

Lorsque l'humeur glaireuse qui couvre le sang, prend peu de consistance, qu'elle reste fort molle, comme dans les affections catharales ou rhumatismales, & dans les fausses pleuresies ou fluxions de poitrine, & qu'elle est en grande quantité, elle indique moins la saignée que celle qui forme une coëne fort dure; car l'expérience s'est déclarée contre l'usage de ce remede, du moins dans les Pays & dans les tems où l'on ne s'est pas laissé prévenir en faveur des saignées excessives; mais on a ajouté à l'expérience quelques raisons qui affoiblissent l'autorité de l'expérience même, sur-tout dans un cas comme celui-ci, où l'expérience a contre elle une diversité de succès qui la rend très-équivoque. Les différentes méthodes des Praticiens presentent toutes la même inconstance dans les événemens. Or, dans cette confusion, que peut-on décider par l'expérience?

*De l'Inspection du Sang, &c.* 413

D'ailleurs les raisons qu'on oppose ne sont fondées que sur un faux principe qui doit les faire rejeter. Tous ceux qui suivent la doctrine des Anciens, croient que cette glaire n'est qu'une pituite crue & gélatineuse fournie par un chyle trop mucilagineux, qui est produit par des digestions imparfaites ou par la débilité des vaisseaux.

On l'a crue de nature glutineuse.

Cette doctrine qui a été relevée par M. Boerhaave \*, paroît de plus confirmée par le sçavoir de ce célèbre Professeur; cependant, il est très-facile de ne s'y pas tromper, & de s'assurer jusqu'à quel point le vrai & le faux peuvent être réunis dans cette théorie; car la pituite glutineuse a des caracteres qui la désignent parfaitement, elle tient des huiles mucilagineuses & gélatineuses: Ainsi, elle se dissout dans l'eau chaude, ce que ne font pas les fucs albumineux & muqueux; & entre ceux-ci, les premiers se corrompent facilement, & les derniers sont peu sujets à cette dépravation; ainsi, on peut par ces différentes dispositions, reconnoître sûrement ces differens fucs par des ex-

Comment on peut en juger.

\* Aphorism. 867, 868, 869.

414. *De l'Inspection du Sang, &c.*

Cette humeur glaireuse est albumineuse.

Cas où elle peut être en partie glutineuse.

Expériences très-faciles : Or, j'ai remarqué que cette humeur glaireuse & molle qui se rassemble sur le sang dans les maladies aiguës, est véritablement de la nature des sucs albumineux, c'est-à-dire, de la nature de la substance du sang & de la lymphe.

Il n'est pas douteux qu'il n'y ait des personnes, qui, par leur tempérament où le jeu des artères est trop débile, sont livrées à une espèce de cachexie habituelle, qui est tout ensemble glaireuse & glutineuse : Alors l'humeur glaireuse qui se rassemble sur le sang qu'on leur tire, même dans l'état de santé, doit tenir beaucoup de l'humeur glutineuse, c'est-à-dire, des sucs gélatineux qui sont fort glutineux, & qui dans cet état, dominent dans la masse du sang : Mais c'est toujours dans ce cas même l'humeur glaireuse, qui étant peu propre à prendre ou à conserver la forme du sang, fournit le fond de cette matière qui se rassemble sur le sang, car la pituite glutineuse, les sucs gélatineux & mucilagineux ne se séparent point par eux-mêmes de la sérosité du sang ; ces sucs ne s'en séparent qu'autant qu'ils peuvent être en-

*De l'Inspection du Sang, &c.* 415

traînés & engagés par l'humeur glaireuse, & qu'ils peuvent se réunir, se figer avec elle, & contribuer à former cette matière qui couvre le sang : Mais il est aisé, en maniant cette même matière avec les doigts, de reconnoître lesquels de ces sucs dominent davantage ; car les sucs gélatineux se fondent & se séparent de l'humeur glaireuse ; par la chaleur des doigts.

Dans les maladies aiguës, où la matière glaireuse abonde, la pituite glutineuse y a ordinairement très-peu de part, parce que cette matière est toujours le produit de la maladie, c'est-à-dire, du jeu des artères, qui alors détruit la forme des molécules du sang, & quelquefois à un tel degré, que la masse du sang se trouve très-peu fournie de partie rouge : On s'apperçoit même du progrès de la destruction de cette partie, à mesure que la maladie augmente ; car dans les saignées que l'on fait les premiers jours de la maladie, on tire beaucoup plus de sang, & beaucoup moins d'humeur glaireuse, que dans celles qui se font, lorsque la maladie est arrivée à son plus haut degré ; on reconnoît aussi, que plus l'humeur glaireuse aug-

Elle est peut glutineuse dans les maladies aiguës.

Elle paroît être formée, du moins en partie, de la substance du sang réduite en glaire.

416 *De l'Inspection du Sang, &c.*  
mente, plus la quantité du sang diminue, & que ce changement augmente à mesure que la maladie fait du progrès. Il paroît donc que cette humeur glaireuse est formée de la propre substance du sang, dont la forme, & le volume de ses molécules d'où dépend sa couleur rouge, est détruite par l'action des vaisseaux, qui déploie & réduit en glaire la substance des molécules de ce liquide, & qui change aussi tellement l'état des autres qu'elle ne défait pas entièrement, qu'elles perdent leur couleur vermeille; enforte que le sang qui reste est d'un rouge-brun fort obscur, même lorsqu'il est mêlé avec l'humeur glaireuse, comme on le remarque lorsqu'il sort par la saignée. De-là vient que dans les engorgemens qui se font en pareil cas dans les poumons, ou dans d'autres viscères, les vaisseaux se trouvent, après la mort, ordinairement remplis de sang noirâtre & fluide, qui fait croire que la gangrene s'est emparée de la partie engorgée. D'autres fois, l'humeur glaireuse se sépare, & se trouve rassemblée & figée dans les vaisseaux, & paroît sous la forme d'une matière glutineuse, crüe

Engorgemens  
d'humeur  
glaireuse.

*De l'Inspection du Sang, &c.* 417  
& épaisse, ce qui a fait penser que cette humeur s'est arrêtée dans la partie engorgée, par sa grossiereté & sa viscosité.

C'est dans cette idée qu'on a cru que la saignée ne convient pas dans les maladies où cette humeur glaireuse & molle abonde, parce qu'étant regardée comme une humeur lente & crüe, la saignée sembloit devoir l'éloigner encore davantage du degré de coction, qui pouvoit seule la tirer de cet état de crudité, de grossiereté & de viscosité\*. Voilà donc les raisons qui rendoient ici la saignée fort suspecte, & d'autant plus suspecte, que l'expérience paroissoit aussi ne pas autoriser l'usage de ce remède; ainsi cette expérience obscure, appuyée de fausses raisons, devient par-là encore plus équivoque.

Dans ce cas, il sembloit que la grossiereté & la glutinosité de cette humeur indiquoit l'usage des remèdes atténuans; mais, comme le remarque l'illustre M. Boërhaave\*\*, le succès de ces remèdes n'a pas répondu aux vues qu'on s'étoit proposées; on s'est apperçu, au contraire, qu'ils étoient fort nuisibles. Si on

Fausse idée  
sur la grossiereté & crudité  
de l'humeur  
glaireuse.

D'où elle  
paroît s'opposer à la saignée.

Cette prétendue grossiereté sembloit indiquer les remèdes atténuans.

\* Boër. Aph. 869. \*\* Aph. 870.

418 *De l'Inspection du Sang, &c.*

Loin d'être  
grossière, elle  
est fluide à  
l'excès.

avoit examiné plus exactement l'état, & les qualités de l'humeur qu'on veut rendre plus fluide, on auroit apperçu que l'indication qu'elle paroït présenter, est au moins aussi chimérique, que l'usage de ces remèdes est pernicieux. N'est-il pas étonnant, en effet, qu'on se soit laissé tromper par la consistance que cette humeur acquiert, en se refroidissant & en se figeant, lorsqu'on pouvoit remarquer, dans le moment qu'elle sort par la saignée, que son état dans les vaisseaux est entièrement opposé à celui dans lequel on la voit, lorsqu'elle est refroidie & coagulée; car loin d'avoir cette consistance épaisse & visqueuse, c'est une humeur extrêmement fluide, c'est le sang même tombé en dissolution. Il n'y a donc ici ni vraie crudité, ni épaisissement à combattre.

Comment on  
peut regarder  
l'humeur glai-  
reuse comme  
cuite.

Quoique l'humeur glaireuse considérée en elle-même, ne puisse pas être taxée de crudité, puisqu'elle est la matière même du sang parvenu au degré d'élaboration nécessaire pour former les molécules de ce liquide; on peut cependant, en l'envisageant sous la forme qu'elle reçoit par la maladie, la regarder relativement à cette mala-

*De l'Inspection du Sang, &c.* 419

die, comme susceptible d'un degré de coction, c'est-à-dire, d'une coction qui la convertisse en humeur purulente, ce qu'elle ne peut acquérir que par la maladie même, & ce qui est avantageux pour la guérison du malade; mais moins cette humeur glaireuse qui se rassemble sur le sang après la saignée, prend de consistance en se refroidissant & en se figeant, plus elle est éloignée de ce degré de coction: Les dispositions nécessaires pour l'acquiescence sont peu favorables de la part de la maladie; ces dispositions défavorables sont ordinairement un pouls, qui, quoique fréquent, est trop mol & trop foible pour exciter la chaleur qui peut opérer une telle coction; & plus alors l'humeur glaireuse est abondante, plus l'action des artères reste débile, parce qu'une grande partie du sang qui pouvoit la rendre ferme & vigoureuse, est détruite, & que cette humeur qui coule à la place du sang dans les fibres qui exécutent cette action organique, est trop déliée & trop fluide, pour que ces fibres puissent convenablement satisfaire à leur fonction.

Coction qu'elle  
doit acquie-  
rir.

Dispositions  
défavorables  
à cette co-  
ction.

C'est en ce sens qu'on peut en

Svj

Ces disposi-  
tions s'oppo-

sent à la saignée.

420 *De l'Inspection du Sang, &c.*

pareil cas, regarder l'usage de la saignée comme fort défavantageux, parce que ce remede ne peut qu'augmenter ces dispositions qui s'opposent à la coction qu'on voudroit obtenir; je veux dire, à cette coction qui peut convertir l'humeur glaireuse en une humeur qui s'allie & s'unisse facilement aux substances âcres & irritantes qui causent la maladie, & avec les sucx excrémenteux, & qui puisse être reçue & expulsée avec eux par toutes les voies excrétoires; au lieu que tant qu'elle reste sous la forme d'humeur glaireuse, ces voies lui sont entièrement fermées, elle n'est aucunement capable d'excrétion; c'est pourquoi les Praticiens méthodiques la regardent comme dans un état de crudité qui la rend inaccessible à tous les évacuans: Ce seroit, en effet, aller contre toutes les regles les plus inviolables de l'art, que d'en tenter aucun, précisément pour évacuer ce genre d'humeurs, De-là vient que quand l'humeur glaireuse ne peut parvenir au degré de coction qui la rend susceptible d'évacuation, la cure de la maladie est fort difficile.

Cas où les évacuans peu-

Quoique cette humeur ne puisse

*De l'Inspection du Sang, &c.* 421

point être enlevée par les évacuans, ces remedes sont cependant quelquefois fort utiles, comme nous le remarquons dans les fluxions de poitrine qui arrivent dans l'Hyver par le défaut de transpiration, & où les humeurs se trouvent chargées de sucx excrémenteux; car c'est l'évacuation de ces sucx, & non de l'humeur glaireuse qu'on doit avoir en vue, lorsqu'on se propose de provoquer les sécrétions.

Elevé dans un Pays où l'on est excessivement prévenu en faveur de la saignée, & où l'on répand le sang à peu-près avec la même profusion dans les fievres catarrhales, & dans la fausse pleurésie, que dans les vraies inflammations, je me suis livré imprudemment, dans la premiere Edition de cet Ouvrage, à quelques raisonnemens qui sembloient appuyer une pratique entretenue par un usage établi & soutenu par l'expérience des Praticiens de la plus haute réputation, qui le suivent constamment; mais je serai plus en garde contre cette prétendue expérience, qui est d'autant plus séduisante & dangereuse, qu'elle paroît être le fruit des travaux d'une multitude de Médecins les plus

Prévention: pour la saignée dans la dissolution glaireuse.

422 *De l'Inspection du Sang, &c.*  
consommés dans la pratique; & qui se copient les uns les autres. J'étois comme eux assujetti à cette imitation aveugle qui perpétue les fausses pratiques. Mais enfin, on peut appercevoir les dangers d'une conduite si peu raisonnable, & si éloignée de celle des vrais Medecins, qui ne connoissent d'autre méthode que celle qu'ils ont étudiée dans les ouvrages des plus grands Maîtres, qui s'assurent par eux-mêmes de la certitude des connoissances sur lesquelles les préceptes de l'art sont établis, & qui ne reconnoissent d'autres modeles dans la pratique que ceux qui ont découvert la vérité, qui l'ont mise en évidence, & qui ont eu assez de prudence pour marquer les doutes qu'ils ont conçus & qu'ils n'ont pû éclaircir. Je me suis appliqué à examiner plus rigoureusement les raisons qui autorisent les méthodes que l'on suit avec le plus de sécurité dans la cure de ces maladies, & j'ai en effet, reconnu l'insuffisance de celles qui m'avoient déterminé à me déclarer en faveur de la pratique vulgaire dans les maladies où abonde l'espece d'humeur glaireuse dont il s'agit; je croyois que c'étoit à cette

*De l'Inspection du sang, &c.* 423  
humeur qu'il falloit attribuer les fa-  
cheux effets que l'on redoute dans ces  
maladies, parce que réellement elle  
est avec le sang, la matiere des engor-  
gemens qui font perir les malades;  
or, ne pouvant être évacuée par la  
nature ni par les remedes, je crus au-  
si qu'il falloit l'enlever par la saignée:  
Je ne pensois pas que cette évacuation  
même pouvoit la multiplier, en aug-  
mentant dans les vaisseaux les dispo-  
sitions par lesquelles ils la produi-  
sent, & que ce sont ces dispositions  
qui les mettent hors d'état d'operer  
une coction qui peut terminer la ma-  
ladie.

Fausses rai-  
sons en faveur  
de la saignée.

Mais d'ailleurs, étois-je bien fondé  
à envisager cette humeur comme la  
cause des engorgemens que je voulois  
prévenir? Les humeurs fort fluides,  
qui coulent dans les vaisseaux, ne for-  
ment ces engorgemens que parce  
qu'elles y sont arrêtées par quelque  
contraction dans les vaisseaux qui leur  
ferme le passage. Voilà donc précie-  
sément la cause qui produit & qui  
entretient l'engorgement. Or, si les  
saignées les plus abondantes ne peu-  
vent agir sur une telle cause, elles  
ne peuvent ni prévenir ni dissiper

Les engor-  
gemens de l'hu-  
meur glaireu-  
se sont causés  
par des con-  
tractions ou  
étranglemens  
des vaisseaux.

424 De l'Inspection du Sang, &c.

L'évacuation de la saignée ne peut dissiper ces engorgemens.

un engorgement dans les vaisseaux où les liquides qui y abordent continuellement sont retenus. Mais ne puis-je pas en diminuant beaucoup par les saignées la masse de ces liquides, m'opposer à l'engorgement? N'est-ce pas ôter une grande partie de l'humeur qui pourroit le produire? Examinons attentivement quel avantage on peut tirer de-là. J'enleverai, je le suppose,  $\frac{1}{10}$  de la masse des liquides, en multipliant beaucoup les saignées: Or, puis-je me flatter d'éviter par cette évacuation l'engorgement, ou de le rendre moins considérable, faute de liquide; ma prévention en faveur de la saignée ne m'aveugle pas assez, pour que j'ose me promettre un tel succès. Ce n'est donc par l'humeur glaireuse elle-même, c'est-à-dire, le sang tombé en dissolution, & devenu extrêmement fluide, coulant & peu susceptible d'inflammation, qui dans le cas présent, indique d'abondantes saignées, pour prévenir l'engorgement, c'est la cause même de l'engorgement que je dois avoir en vûe; je veux dire, les contractions qui étranglent, qui froncent les vaisseaux, & arrêtent la circulation dans une partie où se fixe quelque ma-

De l'Inspection du Sang, &c. 425

tière irritante. C'est à cette cause même, ou du moins à ses effets que nous devons remonter, pour tirer les indications qui peuvent nous diriger dans la cure de la maladie; nous verrons dans la suite quels peuvent être les effets de la saignée sur une cause, contre laquelle ce remède n'a de rapport que fort indirectement.

I V.

Lorsque le *coagulum* du sang, qui se couvre d'humeur glaireuse plus ou moins coëneuse, ne forme qu'une petite île qui nage dans beaucoup de férosité, il n'indique pas par lui-même la saignée, quand même l'humeur glaireuse seroit fort coëneuse & fort dure; parce que la masse du sang se trouve alors fort dégarnie de sa partie rouge, & que ce qu'il en reste est nécessaire pour entretenir les opérations de la nature, qui est plus que le Medecin & les remèdes, le véritable agent qui travaille à la guérison de la maladie. Les Observateurs rapportent beaucoup de faits, où l'on voit que les Medecins qui ne connoissent point ces bornes, ont tellement épuisé les

Humeur glaireuse dans les cas où le sang est en petite quantité.

La saignée est nuisible dans ces cas.

426 *De l'Inspection du Sang, &c.*  
malades, que la nature devenue entièrement impuissante, a succombé sous la maladie; & on a remarqué par l'ouverture des corps qu'il ne se trouvoit plus, ou presque plus de partie rouge dans les vaisseaux. De plus, il faut faire attention que la plupart des fievres détruisent beaucoup cette partie si essentielle à la vie; sur-tout lorsque la nature a à soutenir & à vaincre une maladie, dont la guerison doit s'exécuter entièrement par les opérations de l'œconomie animale. Dans la plupart des fievres continues, la matière fébrifique, c'est-à-dire, la matière âcre & irritante, doit être incorporée par la coction dans des sucs qui l'enveloppent, & qui l'entraînent dans les voyes excretoires, par lesquelles elle est expulsée hors du corps: Si par des saignées trop abondantes, cette coction est empêchée, le délétère ne pourra être dompté; une fièvre simple que la nature auroit promptement & heureusement terminée, dégénère en une fièvre maligne mortelle, ou du moins fort longue, fort dangereuse, & suivie d'une convalescence qu'on peut encore regarder comme une prolongation de maladie;

*De l'Inspection du Sang, &c.* 427  
où les moindres erreurs dans la conduite du malade occasionnent des dérangemens ou des accidens qui ont quelquefois des suites très-fâcheuses.

Dans les inflammations des visceres qui peuvent être terminées favorablement & sans abscess par une coction purulente parfaite, on occasionne souvent l'abscess par des saignées excessives, qui en affoiblissant trop l'action organique des vaisseaux, sont cause que la coction ne se fait qu'imparfaitement; l'humeur purulente qui conserve de la crudité, & qui ne peut s'allier avec la partie séreuse de la masse des humeurs, n'est pas délayée ni entraînée par ce véhicule: Ainsi, la résolution devient plus difficile, & l'abscess est souvent inévitable, sur-tout lorsqu'on continue sans ménagement les saignées pendant le tems de la coction, comme on fait ordinairement, parce qu'alors les symptomes étant plus véhémens, ils semblent indiquer davantage ce remede. C'est pourquoi cette fâcheuse terminaison des inflammations, sur-tout des inflammations des visceres, n'est pas moins fréquente, après avoir répandu le sang avec profusion,

Dans ces cas mêmes les inflammations n'exigent pas d'abondantes saignées.

428 *De l'Inspection du Sang, &c.*  
que lorsqu'on a trop menagé les saignées.

La saignée est encore moins indiquée alors dans les maladies chroniques.

Dans la plupart des maladies chroniques, le sang se trouve ordinairement en petite quantité, & souvent couvert d'humeur glaireuse plus ou moins coëneuse, parce que les matières vicieuses, dont les humeurs restent chargées, détruisent le sang, & entretiennent une irritation fébrile qui empêche la formation de cette humeur, & la réduit en partie en humeur glaireuse, qui peut prendre en se refroidissant plus ou moins de consistance, selon la chaleur que peut causer l'action des vaisseaux qui produit cette humeur. Or, dans ce cas, où la masse du sang est si peu garnie de partie rouge, il n'est pas nécessaire de faire observer que la saignée, qui en dépouillerait encore davantage cette masse des humeurs, ne pourroit être que très-désavantageuse, à moins que ce ne fût dans quelque circonstance particulière, où l'on ne pourroit combattre un accident pressant, que par le secours de ce remède.

V.

Sang abondant peu

Lorsqu'au contraire la partie rouge

*De l'Inspection du Sang, &c.* 429  
est fort abondante, que le coagulum ne dépose presque pas de sérosité, <sup>pourvu de sérosité, indiquée</sup> sans qu'aucune circonstance en ait empêché la séparation, & que la saignée ait été faite à une personne vigoureuse qui se plaint de lassitude, d'accablement, d'engourdissemens, de roideurs, & de douleurs dans les membres, tous signes de pléthore sanguine qui indiquent clairement la saignée, on peut hardiment dans ce cas, multiplier les saignées, quand on a d'ailleurs à combattre quelque maladie où ce remède est avantageux; mais lorsqu'on n'a que la pléthore à dissiper, ces accidens disparaissent facilement par un très-petit nombre de saignées, & même ordinairement par une seule: Ainsi, quand ils persistent après quelques saignées dans une personne où il n'y a pas de maladie qui se déclare manifestement, on peut soupçonner quelque disposition morbifique, sur-tout une disposition scorbutique, particulièrement dans un temperament sanguin mélancolique, qui peut fournir, comme dans la pléthore sanguine, un sang épais & abondant, qui véritablement indique la saignée, mais où elle ne suffit pas

430 *De l'Inspection du Sang, &c.*  
pour dissiper entièrement cette disposition.

Raisons pour  
& contre la  
saignée alors  
dans les fie-  
vres ardentes.

Dans les fievres ardentes, le sang est quelquefois peu pourvû de sérosité\*, & l'acrimonie domine beaucoup; ces deux circonstances indiquent d'abondantes saignées, pour procurer une plus grande quantité de sérosité, & pour moderer par la crudité que la saignée occasionne, l'acrimonie des humeurs: Cependant, comme la coction se fait promptement dans ces maladies, & que le salut du malade dépend de cette operation de la nature, il ne faut pas s'y opposer par des saignées excessives, sur-tout dans le tems même de la coction: Ainsi, dans ce genre de maladies, comme dans toutes les autres, où les saignées abondantes sont nécessaires, on doit autant qu'il se peut y satisfaire dès les premiers tems de ces maladies, afin de laisser ensuite, dès que les premiers signes de coction paroissent, la nature travailler paisiblement à la délivrance du malade. \*\*

\* *F. Hoffm. de Judiciis*, §. 13.

\*\* Voyez ci-après chap. X. chaleur de la fievre.

*De l'Inspection du Sang, &c.* 431

V I.

Le sang qui domine en sérosité d'une couleur jaune & ardente, & qu'on a tiré d'une personne qui a une fievre violente, le pouls vigoureux & ferme, peut encore nous déterminer à recourir à la saignée, pour relâcher & rassouplir les membranes des arteres, & rendre leur action moins ferme & moins forte; sur-tout lorsque ce remede n'a pas encore été porté fort loin. Mais cette indication demande beaucoup de discernement; car il ne s'agit pas ici d'entreprendre, comme font les simples Praticiens, de réprimer la fievre en épuisant le sang des malades: Cette entreprise seroit vaine; la saignée ne modere pas la vitesse du pouls, elle l'accélere. La fievre n'est point soumise à nos remedes, & l'experience nous assure journellement de l'impuissance de l'art contre cette maladie. Une fievre continue plusieurs semaines avec violence, & augmente de jour en jour, malgré les saignées les plus abondantes, & les purgations fréquentes: Elle ne s'arrête que lorsqu'elle est arrivée à son

Sang où une sérosité jaune & ardente abonde, indique la saignée.

Surtout lorsqu'il y a rigidité spasmodique dans le pouls.

La saignée n'est pas un remede curatif de la fievre, mais seulement auxiliaire & conditionnel.

432 *De l'Inspection du Sang, &c.*

terme, si le malade a pû échapper aux accidens qu'elle entraîne souvent avec elle, ou s'il a pû soutenir les tentatives excessives de l'art qui épuisent les forces, & portent le désordre dans les opérations de la nature. Ce qu'on doit se proposer ici, se réduit à apporter seulement quelques modifications utiles dans le jeu des vaisseaux. Plus les membranes des artères sont roides & fermes, plus elles agissent rudement & fortement sur les liquides, plus cette action y excite de chaleur, plus il y a de disposition au spasme, & plus cette disposition s'oppose aux sécretions qui doivent se faire pendant le cours de la maladie; les purgatifs & les autres évacuans sont des remèdes irritans qui augmentent ces mêmes dispositions; mais au contraire, les saignées & les humectans, procurent un relâchement favorable.

Cependant, lorsque cette roideur est causée par une irritation spasmodique, qui dépend de quelque partie affectée, les saignées les plus abondantes sont souvent utiles pour la combattre, comme nous le verrons ailleurs. Ainsi, dans une fièvre violente où la partie séreuse domine beaucoup,

*De l'Inspection du Sang, &c.* 433

coup, c'est-à-dire, où la masse des humeurs est déjà peu garnie de partie rouge, on ne doit pas se régler aveuglement sur la violence de la fièvre, & sur la véhémence du pouls pour l'administration de la saignée, parce que ce remède est insuffisant pour réprimer cette fièvre, & parce que la spoliation qu'il peut procurer est déjà à un degré où il n'est plus gueres permis de multiplier les saignées; car on doit craindre de les porter à un excès qui débiliteroit trop les facultés du corps, & qui s'opposeroit aux efforts de la nature d'où dépend entierement le salut du malade.

La couleur vive & ardente de la sérosité, est ce qui peut, comme nous l'avons remarqué, nous déterminer le plus à recourir aux saignées; car elle marque une grande inflammation dans les humeurs, & elle la marque même plus sûrement que le toucher, parce qu'on peut confondre par le tact l'ardeur d'acrimonie, avec la simple chaleur, ce qu'on doit exactement distinguer dans la cure des fièvres; car si la saignée peut être de quelque utilité pour modérer celle-ci, & faciliter les sécretions;

Comment la saignée peut alors être nuisible.

utilité de la saignée.

434 *De l'Inspection du Sang, &c.*

Insuffisance  
& inconvé-  
nient de la sai-  
gnée.

elle est d'ailleurs entièrement incapable de détruire celle-là, qui dépend immédiatement d'une matière âcre & piquante, & qui en agissant sur l'organe du toucher, cause un sentiment de chaleur caustique, d'un genre tout différent de la chaleur d'inflammation. Cette matière qui est distribuée dans toute la masse des humeurs, & qui ne peut être enlevée qu'en très-petite quantité par la saignée, est quelquefois un dissolvant qui détruit beaucoup la partie rouge. Or, si on contribue encore par la saignée à dégarnir la masse du sang de cette partie rouge, on a tout à craindre qu'avant que la maladie soit finie, cette même matière, de son côté, ne détruise excessivement le sang, & n'abatte les forces, comme on l'a souvent observé. D'ailleurs, un tel hétérogène, outre sa malignité caustique, a quelquefois une qualité délétère qui attaque le principe vital, & produit alors les effets les plus funestes, en éteignant la vie du corps, ou de quelque partie, d'où s'ensuit également la mort du malade, ce qui arrive en effet très-souvent par ce genre de cause.

*De l'Inspection du Sang, &c.* 435

Mais dans ces derniers cas, la partie séreuse de la masse du sang ne prend pas ordinairement cette couleur jaune rougeâtre & vive, qui désigne l'inflammation des humeurs: Ainsi il ne faut pas négliger d'examiner avec attention l'état de cette sérosité, pour démêler dans la maladie des dispositions si différentes.

La couleur de la sérosité du sang est plus éteinte dans le dernier cas.

Pour mieux juger de la couleur de cette même partie séreuse, il ne faut pas la considérer dans le même vaisseau où est le sang, parce que la couleur rouge de celui-ci relève la couleur de celle-là; on doit la verser doucement dans un autre vase, & s'il est possible, dans un vase de fayance, parce que l'émail blanc favorise beaucoup mieux l'effet de la lumière qui la pénètre & qui l'éclaire, que les matières dont la couleur est mate & obscure. On doit aussi la comparer avec l'urine du malade, pour juger de la conformité qui doit se trouver entre leur couleur; car si l'urine étoit beaucoup plus pâle & plus crüe, on reconnoitroit par-là que la bile excrémenteuse qui doit être continuellement expulsée par la voie des urines, est retenue dans la masse

Précaution pour juger de la couleur de la sérosité.

436 *De l'Inspection du Sang, &c.*  
des humeurs où elle peut causer de très-grands désordres. Mais cette comparaison exige qu'on ait égard à quelques circonstances qui pourroient faire porter un jugement qui ne seroit pas exact; car si on a fait la saignée dans un redoublement, & que le malade ait rendu l'urine que l'on examine, dans un tems de rémission, ou dans un tems où il auroit beaucoup plus bu que dans celui où l'on auroit fait la saignée, l'urine pourroit être alors moins colorée que la partie séreuse du sang que l'on a tiré, sans que cette différence fût défavantageuse; parce que dans le premier cas, l'urine ne se ressentiroit pas de l'état de la chaleur du redoublement où l'on a fait la saignée, & que dans le dernier, l'humeur bilieuse s'y trouveroit beaucoup plus délayée, à cause de la grande quantité de boisson que le malade auroit pris.

Couleur jaune de la sérosité du sang.

Lorsque la sérosité est fort jaune, que la même couleur se remarque dans les urines, & qu'au contraire les matieres fécales sont blanches, ou très-peu colorées; que la couleur jaune se répand par toute la peau, particulièrement sur le blanc des yeux,

*De l'Inspection du Sang, &c.* 437  
que les urines & la sérosité du sang teignent en jaune les linges qu'on y trempe, on a alors tous les signes d'une ictérite ou jaunisse causée par le défaut de filtration & d'excrétion de la bile par le foie; ainsi on ne doit avoir en vue alors que de rétablir la sécrétion de cette humeur qui est retenue dans la masse des liquides. La saignée peut, par le relâchement qu'elle porte dans les petits canaux du foie destinés à cette sécrétion, & par l'aïssance qu'elle donne à l'action de ces petits tuyaux, faciliter les fonctions de ce viscere, & rendre l'effet des remedes moins irritant & plus sûr. On doit sur-tout y avoir recours, quand cette maladie attaque une personne d'un tempérament fort vif, & que l'on a à craindre que la bile n'excite une fièvre violente.

La couleur jaune de la sérosité n'est pas toujours une marque de l'abondance de l'humeur bilieuse; car cette couleur dépend souvent des globules du sang qui ne se réunissent pas au coagulum, & qui restent dispersés dans la sérosité\*. Ce cas peut se dis-

La couleur jaune de la sérosité du sang n'est pas toujours un signe de l'abondance de la bile.

\* De Rega Aph. 618.

438. *De l'Inspection du Sang, &c.*  
tinguer, lorsque les circonstances, & sur-tout les urines, ne permettent pas de croire que la sérosité doive abonder en humeur bilieuse.

V I I.

Sang qui ne se coagule pas, ou que peu, & qui est fort rouge.

Il est suspect de putréfaction.

Elle se remarque par les évacuations.

Lorsqu'on a tiré dans une fièvre continue un sang, dont le coagulum ne prend pas une consistance bien ferme, & ne se couvre point d'humeur glaireuse, & dont la surface est d'un rouge clair & bien vermeil, & fort facile à se diviser, sans qu'on apperçoive aucune ténacité ou fermeté, on doit soupçonner une dissolution putride dans la masse des humeurs, qui ordinairement se manifeste par des sueurs foetides, ou par des selles, dont les matieres sont peu liées & fort puantes, & d'autres fois, mais plus rarement par un *diabetes* ou un flux immodéré d'urine de mauvaise odeur. Quelquefois il arrive aussi dans ces maladies des hémorrhagies considérables causées par l'acrimonie & la dissolution de la masse du sang, & on remarque même, lorsque la dissolution est fort grande, que le sang s'écoule avec les urines, ou avec les sueurs. On a même souvent remarqué

*De l'Inspection du Sang, &c.* 439  
en pareil cas, une telle dissolution dans le sang, que celui qu'on tiroit par la saignée n'étoit plus susceptible de coagulation, & qu'il en exhaloit une odeur foetide\*.

S'il se fait alors des éruptions inflammatoires à la surface du corps, leur suppuration n'est point purulente, elle ne fournit que des matieres sanieuses ou ichoreuses, c'est-à-dire, séreuses & âcres, & ordinairement le fond des pustules est brun, ou plombé & gangreneux. Quelquefois la suppuration se déclare d'abord sans inflammation par de petites pustules blanches remplies d'une liqueur ichoreuse; d'autrefois le sang s'arrête dans les capillaires de la peau, & y forme des taches gangréneuses connues sous le nom de pourpre, ce qui marque qu'il y a dans les humeurs une qualité délétère qui éteint le principe de la vie dans les endroits où elles se déposent. Quelquefois cette malignité

Par les éruptions pourpreuses.

\* *Wepfer. in Hist. apoplect. 16. in Schol. Forestus lib. 1. obs. 17. in Schol. F. Hoffm. in dissert. §. 13. D. Rega Aph. 630, 635, 645. Wan-Swieten. in Boerhaav. Aph. 730. Albert. Semiology sect. 4. cap. 2. Ballonius, Epid. l. 1. pag. 8.*

440 *De l'Inspection du Sang, &c.*  
est indépendante de la putréfaction ;  
mais plus ordinairement elle est l'ef-  
fet d'une pourriture parvenue à un  
degré, qui non-seulement porte la  
dissolution dans les humeurs, mais y  
cause encore une dépravation perni-  
cieuse ; en sorte que la fièvre se trouve  
tout ensemble putride & maligne.

Par les ac-  
cidents.

Ordinairement les accidens ne se bor-  
nent pas à des éruptions, ni même à  
des abcès extérieurs ; mais elle en  
produit aussi dans l'intérieur. D'autre-  
fois elle attaque de plusieurs manie-  
res, selon le degré de malignité, le  
principe vital ; elle cause des gangre-  
nes, où elle jette le malade dans des  
assoupissemens dangereux, ou dans un  
état d'angoisse & de foiblesse extrême  
dans lequel il est continuellement ex-  
posé à perdre la vie ; quelquefois elle  
produit des accidens opposés, elle ir-  
rite, par son acrimonie, le genre ner-  
veux, & cause des mouvemens con-  
vulsifs, des délires, des engorgemens  
par contractions spasmodiques, des  
inflammations brûlantes, caustiques,  
ichoreuses & gangréneuses, &c.

La saignée  
est peu favo-  
rable dans le  
cas de pour-  
riture.

Les saignées sont d'une foible res-  
source dans ces fièvres putrides ma-  
lignes, & même dans celles qui sont

*De l'Inspection du Sang, &c.* 441  
simplement putrides, c'est-à-dire,  
dans celles qui se bornent à la dis-  
solution des humeurs. En effet, cette  
dissolution est elle-même une contre-  
indication à la saignée, parce qu'elle  
détruit les globules du sang, &  
qu'elle en dégarnit ordinairement  
beaucoup plus qu'il ne faut, la masse  
des humeurs. Ainsi on ne doit pas  
seulement se retenir dans l'adminis-  
tration de la saignée, lorsque la dis-  
solution putride parvient à ce dé-  
gré ; mais il faut la prévoir, de crain-  
te qu'après avoir répandu beaucoup  
de sang, cette même dissolution ve-  
nant à faire un grand progrès, elle  
ne détruise presque le reste, & ne  
mette la nature hors d'état de soute-  
nir cet épuisement.

Les indications que nous présent-  
tent ces maladies, doivent donc nous  
porter à ménager le sang, à s'oppo-  
ser, autant qu'il est possible, aux pro-  
grès de la pourriture par l'usage des  
acides aqueux & des sels neutres les  
moins stimulans, tels que le nitre, le  
sel de Glauber, le cristal minéral, les  
terres absorbantes, le petit-lait qui est  
chargé du sel tartareux fixe du lait,  
&c. On doit procurer continuelle-

Indication  
que présente  
la putréfac-  
tion des hu-  
meurs.

442 *De l'Inspection du Sang, &c.*  
ment l'évacuation des fucs parvenus à un degré de dissolution putride où ils peuvent être nuisibles, & où la nature tend elle-même à les expulser par les voies excrétoires les plus disposées à les recevoir, entre lesquelles la plus ordinaire est la voie des felles.

Fausse idée des Anciens sur la fièvre putride.

Ils ont confondu la dissolution glaireuse avec la pourriture.

Les Anciens, comme nous l'avons remarqué, ont eu une autre idée de la fièvre putride, puisque c'étoit précisément la fièvre continue inflammatoire, susceptible de coction purulente, qu'ils appelloient fièvre putride, soit que cette espece de fièvre fût simple, ou accompagnée de malignité. Dans ce dernier cas ils avoient égard, par rapport à la saignée, à la malignité, & à cette prétendue pourriture, c'est-à-dire, à la dissolution du sang en humeur glaireuse, qui ôte au sang sa forme & sa couleur rouge, & qui étoit regardé par ces Maîtres, comme les effets d'une dépravation putride. Mais ces idées ne leurs étoient pas suggérées par des connoissances physiques, c'étoit uniquement par ces changemens qui se remarquent si sensiblement dans le sang, qu'ils lui attribuoient cette dé-

*De l'Inspection du Sang, &c.* 443

pravation, & c'étoit au contraire par les accidens qui excédoient les symptomes ordinaires d'une maladie, qu'ils jougeoient de la malignité de cette maladie. Lorsque les changemens dont nous venons de parler étoient plus considérables que ces accidens, la pourriture leur paroissoit surpasser la malignité; mais quand ces mêmes changemens étoient peu remarquables, & que les accidens étoient à un haut degré, la malignité leur paroissoit alors l'emporter de beaucoup sur la pourriture.

Leur distinction de la malignité & de la pourriture.

C'étoit sur ces idées si contraires aux connoissances, qui dans les fièvres putrides & malignes, nous font juger du degré de malignité où la pourriture elle-même est parvenue, que les Médecins Galéniques se régloient dans l'usage de la saignée. Ils redoutoient ce remede lorsque la malignité leur paroissoit plus grande que ce qu'ils appelloient la *pourriture*; mais ils en usoient beaucoup plus librement, lorsque la pourriture leur paroissoit plus considérable que la malignité. *Maximè convenit (a), sanguinis mis-*

Leurs préceptes sur la saignée dans les fièvres putrides & malignes.

(a) Apud Bonet. Merc. comp. de febr. malig. §. 3.

444 De l'Inspection du Sang, &c.  
sio ratione magnitudinis morbi, calidæ intemperiei & putredinis: At in quantitate metienda summa prudentia necessaria est, cum ratione malignæ qualitatis potius noceat; ab eâ enim facultas vitalis maximè labefactatur, & qui veneno assumpto sanguinis missionem patiuntur, in exitium præcipitari solent: Ideò si venenata qualitas putredini prævaleat, minori copiâ sanguis mittendus: Si putredo magis, majori: Atque ita si ex morbo appa- ratu præsertim, & putridis humoribus intrâ venas coercitis oriatur, iterari potest sanguinis missio semel, bis, aut ter, donec sarcina humoris vitiosi in venis contenti exonerata sit: Idque imprimis si visceris cujusdam inflammatio adesse, aut imminere videatur, quod non raro solet contingere: Mature autem & morbi initio instituenda est sanguinis missio. Si enim malum progressum fuerit, & in totam massam sanguineam malignitas diffusa, non solum non confert, sed etiam naturam maximè debilitat, ita ut Auctores plurimi transactâ die quartâ, sanguinem mittendum non esse censeant. Iterandam esse venæ sectionem intelligimus, cît. Lazare Riviere, lib. 17, cap. 1. Si sanguis primò detractus val-

De l'Inspection du Sang, &c. 445  
de putris fuerit, ejusque in venis copia superesse videatur: Imò verò licet sanguis ab initio purus, ac minimè corruptus appareat, non tamen desistendum est ab illius detractio- ne: Quin potius ea continuanda est donec impurior & corruptus appareat: Et certè hic locum habet præceptum Hippocratis 4. de vict. rat. in morb. acut. de pleuritidis curatione, ut scilicet sanguinis detractio- nes continuentur usque ad coloris mutationem: Ut si ab initio corruptus educatur, continuetur evacuatio donec purior appareat, & contra si ab initio laudabilis prodeat, eo usque educatur, donec impurus & corruptus educatur.

C'est ainsi que la fièvre purement inflammatoire, & susceptible de coc- tion purulente, étoit toujours confon- due avec la fièvre putride. La pour- riture qu'on imputoit à cette sorte de fièvre ne devoit pas en effet être sus- pecté de malignité; car ce n'est que la dissolution glaireuse qui se manifeste dans ces fièvres, qu'on a pris pour une pourriture. Mais il n'en est pas de même de la vraie pourriture; car plus elle est dominante, plus elle est pernicieuse par sa propre malignité: Ainsi les idées des Anciens sur l'usage

Erreurs des Anciens sur la nature de la fièvre putride, sur la pourriture & sur la mali- gnité qui l'ac- compagne.

446 *De l'Inspection du Sang, &c.*  
des saignées révulsives & dérivatives  
dans les fievres où la pourriture, di-  
sent-ils, domine la malignité, ne sont  
que de pures fictions.

Sur les sai-  
gnées révul-  
sives & déri-  
vatives dans  
ces fievres.

Il est vrai qu'avant la découverte  
de la circulation, ils pouvoient pen-  
ser que quelque partie de la masse des  
humeurs pouvoit, soit par le crou-  
pissement, soit par le mélange de  
quelques matieres pourrissantes, se  
corrompre dans une partie des vais-  
seaux, soit dans des veines, soit dans  
des arteres, quelquefois dans les  
grandes veines ou dans les grandes  
arteres, d'autres fois dans les capil-  
laires. Mais, selon eux, cette pourri-  
ture étoit toujours le produit d'une  
chaleur étrangere & contre nature;  
ainsi, lorsque cette pourriture ne pa-  
roissoit pas dans les premieres sai-  
gnées, c'étoit parce qu'elle n'étoit pas  
encore répandue dans toute la masse  
des humeurs; & s'il n'ouvroient pas  
les mêmes veines dans les saignées  
suiyantes, où le sang commençoit à  
se couvrir d'humeur glaireuse, ils  
croyoient avoir rencontré une des  
veines où cette prétendue pourriture  
étoit retenue: Cette illusion les en-  
gageoit à ouvrir différentes veines,

*De l'Inspection du Sang, &c.* 447  
& à choisir celles où ils s'imaginoient  
qu'ils pourroient obtenir la révulsion,  
ou la dérivation de cette même pour-  
riture.

La malignité, qui selon eux ac-  
compagnoit la pourriture, c'est-à-di-  
re, la dissolution glaireuse du sang  
étoit ordinairement attribuée aux ma-  
tieres qui étoient retenues, ou qui s'é-  
toient introduites dans la masse des  
humeurs, & qui y occasionnoit cette  
pourriture: De-là vient qu'ils ne la  
regardoient point comme une dépen-  
dance de la pourriture, mais comme  
la cause même de cette même pour-  
riture; c'est pourquoi ils tiroient sépa-  
rément de l'une & de l'autre des indi-  
cations différentes. Tel étoit le sys-  
tème ou la fausse doctrine des An-  
ciens sur la fievre putride maligne,  
c'est-à-dire, sur l'objet le plus ordi-  
naire & le plus intéressant de l'art de  
guérir. Les découvertes qu'on a faites  
depuis, dans la Physique du corps  
humain, n'ont pu se concilier avec  
de telles idées: Ce qui paroissoit clair,  
est devenu confus, obscur, & dis-  
cordant. On a abandonné cette doc-  
trine, & avec elle toutes les connois-  
sances que l'expérience d'un grand

Causes de la  
malignité se-  
lon les An-  
ciens dans les  
fieuvres putri-  
des malignes.

448 *De l'Inspection du Sang, &c.*  
nombre de siècles avoit procurées, &  
& que les Anciens avoient réunies à  
leur systême, pour se former sur la  
cure des fievres qu'ils appelloient *pu-*  
*trides*, & de celles qui leurs paroif-  
soient tout ensemble putrides & ma-  
lignes, une méthode rationnelle, où  
l'observation étoit interprétée par le  
systême, & où le systême se prêtoit à  
l'observation. De cette alliance de l'er-  
reur avec des vérités obscures, mais  
journallement confirmées dans la pra-  
tique, résultoient des dogmes & des  
préceptes plus ou moins fidels, selon  
que l'expérience la plus décisive y  
dominoit plus ou moins sur le ratio-  
nel. Mais au lieu que ces dogmes, &  
ces préceptes ayent été éclairés &  
épurés par les nouvelles découvertes,  
il s'en est formé d'autres, beaucoup  
plus erronés, sur ces découvertes  
mêmes; l'expérience des Anciens a  
été rejetée; on s'est livré entierement  
au raisonnement; on a élevé succes-  
sivement sur des hypothèses sugge-  
rées par des vérités purement Physi-  
ques, divers systêmes, & diverses mé-  
thodes, qui n'étoient que de simples  
productions Logiques. Tels ont été  
le systême de la fermentation, le sys-

Erreurs des  
Modernes sur  
ces causes.

*De l'Inspection du Sang, &c.* 449  
tème général des inflammations du  
cerveau, celui de la trituration, de l'a-  
cidité de la lymphe, de la coagulation  
du sang, &c.

M. Boerhaave mieux instruit de la  
doctrine des Anciens, & plus frappé  
des vérités qu'elle renfermoit, a tâ-  
ché de concilier les dogmes de ces  
grands Maîtres sur les fievres putrides  
simples, & sur les fievres putrides ma-  
lignes, avec ses recherches sur la Phy-  
sique du corps humain. Il a crû qu'on  
pouvoit rapporter à l'action excessive  
des arteres, l'inflammation des hu-  
meurs, leur disposition putride, &  
leur malignité; en sorte que cette seule  
cause peut faire tous les désordres que  
l'inflammation, la disposition putride  
& la malignité peuvent causer dans  
les liquides & dans les solides (a), en-  
sorte que dans la cure de ces fievres,  
nous ne devrions avoir primitivement  
en vûe, que cette action perverse des  
arteres, puisqu'elle est la cause de  
toutes les dépravations qui peuvent  
produire tous les mauvais effets que  
nous avons à craindre (b). La princi-  
pale indication que nous aurions à

Sentimens  
de M. Boer-  
haave sur les  
présumées  
fievers putri-  
des des An-  
ciens.

(a) Aphorism. 84, 100, 592, 593, 682,  
698, 730. (b) *Idem.* Aph. 690 & seq.

450 *De l'Inspection du Sang, &c.*  
remplir pour prévenir ces dépravations, seroit de moderer autant qu'il est possible l'action excessive des arteres, par les saignées & par les remedes sédatifs. Cette méthode seroit fort simple & fort commode à suivre dans un genre de maladie si ordinaire & si funeste; mais le succès y répond peu dans les Pays où elle est adoptée. On peut même appercevoir combien la théorie sur laquelle elle est fondée, est peu conforme aux connoissances que fournissent la Physique, & la Pratique de la Medecine réunies.

Selon cette opinion, l'indication la plus pressante dans la fièvre, seroit de calmer la chaleur.

Il est certain que M. Boerhaave n'ignoroit pas les autres causes qui pouvoient se réunir à l'action excessive des arteres; & contribuer avec elle à pervertir nos humeurs, & à produire dans les fièvres putrides malignes, tous les désordres qui résultent de cette perversion; car jamais Medecin n'a réuni tant de connoissances solides que cette illustre Professeur: Mais il a cru qu'indépendamment de ces causes, l'action excessive des arteres suffisoit seule pour porter la perversion des humeurs au suprême degré de malignité (a), & que jointe aux

(a) Aphor. 628.

*De l'Inspection du Sang, &c.* 451  
autres causes, elle est encore elle-même la plus redoutable; même si redoutable qu'elle peut suffire seule pour les faire naître (a). Ainsi, il ne regarde pas la fièvre simplement comme la cause de l'inflammation des humeurs, de la dissolution glaireuse du sang (b), de la coction purulente (c), de la destruction des sucs gras en bile excrémenteuse; mais encore comme un principe de dépravation putride & de malignité; & par conséquent, plus une véritable putréfaction se manifeste, & plus la malignité se déclare dans une fièvre, plus cette fièvre par elle-même presente, sur-tout si elle est un peu considerable, une indication pressante, qui porte à ne rien négliger pour affoiblir & moderer l'action des arteres.

Ces idées auxquelles je m'étois livré, parce que je n'avois pas pu encore les examiner suffisamment, & parce que la prudence me prescrivait de m'attacher à la doctrine du plus grand Maître & du Médecin le plus éclairé

Doutes sur cette opinion

(a) Aph. 100. (b) Qui elle-même étoit, selon les Anciens, une putréfaction. (c) Autre putréfaction selon eux. Voyez M. Wanswieten, Com. in Aph. 730.

452 *De l'Inspection du Sang, &c.*  
de ce siècle, & qu'elles étoient les plus conformes à la méthode des Praticiens François de la plus haute réputation. Cependant, elles me paroissoient fort confuses, & me causoient beaucoup d'inquiétude. Je sentoie qu'elles étoient si vagues & si discordantes avec les observations des Anciens, & avec l'expérience journaliere la plus décisive, qu'enfin elles me devinrent fort suspectes, & alors je tâchai d'éclaircir mes doutes.

Elle est fondée sur l'expérience.

J'examinai d'abord si on étoit assuré par l'expérience que la fièvre simple cause effectivement une alteration putride dans les humeurs, & si cette alteration parvient du moins quelquefois à un degré de malignité, ou d'acrimonie capable de causer tous les désordres qu'on lui attribue. Il paroît très-certain que la simple action excessive des arteres dispose beaucoup nos humeurs à la pourriture; car les corps de ceux qui meurent de fièvres simples, fort vives, ou d'autres maladies simplement inflammatoires, se corrompent plus promptement que ceux d'une personne qu'une blessure mortelle reçue en pleine santé fait perir sur le champ: On

*De l'Inspection du Sang, &c.* 453  
sait d'ailleurs, que c'est une propriété de l'action des vaisseaux, même dans l'état de santé, de rendre nos humeurs de plus en plus alcalines, & par conséquent, de plus en plus susceptibles de pourriture, à mesure qu'elle les perfectionne, & qu'ensuite elle les change en fucs excrémenteux.

Mais avons nous quelque preuve que cette seule action, si excessive qu'elle soit, fasse plus que de les disposer à la pourriture, qu'elle volatilise leurs parties salines & huileuses au point de leur donner une acrimonie pernicieuse; si elle produisoit cet effet, on devroit toujours le remarquer dans les fièvres violentes qui durent un peu long-tems. Cependant il y a de telles fièvres qui durent plusieurs semaines sans aucune marque de malignité, ni d'alteration putride. Dans les grandes inflammations phlegmoneuses qui se terminent par des suppurations, & qui produisent des abscesses simplement purulens, l'action des vaisseaux & la chaleur qu'elle cause y sont extrêmes; cependant elles ne forment que du pus, qui est une humeur à la vérité fort susceptible de pourriture, mais qui n'a encore au-

Est-elle combattue par l'expérience?

454 *De l'Inspection du Sang, &c.*  
cun caractère de putréfaction ni d'acrimonie, immédiatement après qu'il est formé par l'action des vaisseaux\* : Or, dans de pareilles inflammations, cette action est incomparablement plus violente que dans les plus grandes fièvres : De plus, ces grandes inflammations sont elles-mêmes toujours accompagnées d'une fièvre très-forte ; car y a-t'il en effet, d'autres fièvres où l'action des vaisseaux soit plus vigoureuse & plus violente, où l'inflammation des humeurs soit à un plus haut degré que dans les grandes inflammations de poitrine ? Il peut, à la vérité, y en avoir, où la chaleur soit plus ardente ; mais cette chaleur dépend alors d'une acrimonie caustique, qu'on ne doit pas confondre avec la chaleur de l'inflammation des humeurs causée par la seule action des vaisseaux. C'est cette chaleur ardente que les Anciens appelloient *Chaleur de combustion*, pour la distinguer de la chaleur de putréfaction, qui, selon leur doctrine, est précisément, comme on le remarque par-tout, la chaleur d'inflammation. Or, dans les grandes

\* Voyez le Traité de l'Auteur sur la Suppuration purulente, Chap. 2.

*De l'Inspection du Sang, &c.* 455  
inflammations phlegmoneuses, il y a donc, outre l'inflammation particulière & excessive de la partie où est le phlegmon, une très-grande inflammation de toute la masse du sang, sans que l'action violente des artères qui la cause, produise aucune alteration putride remarquable par aucun des caractères de la putréfaction, même de la putréfaction sourde ou imparfaite. (a) Il semble au contraire, qu'alors tout s'oppose à ce genre d'alteration ; l'expérience la plus journalière, la plus constante & la plus décisive ne nous permet donc pas de croire qu'une fièvre simple, quelque violente qu'elle soit, devienne par elle-même une véritable fièvre putride, & encore moins une fièvre putride maligne (b).

Mais ne voit-on pas tous les jours des inflammations phlegmoneuses extérieures dégénérer en gangrenes : Or, cette terminaison ne nous assure-t'elle pas qu'effectivement l'action des vaisseaux qui enflamme les humeurs ar-

Observa-  
tions qui sem-  
blent l'ap-  
puyer.

(a) Cependant M. B. a pensé que le pus est formé par la putréfaction. Aph. 387.

(b) *Arteriarum motus : ut minus putrescant humores, maximum usum prestat.* Galen. comm. 3. in lib. 3 Epidem. cap. I.

456 *De l'Inspection du Sang, &c.*  
rêtées, les pervertit aussi, lorsqu'elle porte l'inflammation à un trop haut degré. On tire ici d'une expérience équivoque, une conséquence trop décisive, avant que d'avoir approfondi & examiné rigoureusement l'expérience même. Quelle est la durée, & quel est l'état de ces inflammations qui dégèrent en gangrenes sous nos yeux? Ces deux choses doivent être considérées exactement, pour juger si c'est par la durée & par la violence de l'inflammation, que la gangrene survient à ce genre de maladie. Or, les grands Chirurgiens aperçoivent toujours, dès les premiers tems de ces inflammations, un caractère, & des dispositions qui annoncent cette fâcheuse terminaison: Ainsi, la gangrene commence à s'emparer de l'inflammation, avant que l'inflammation parvienne à un haut degré, & avant qu'elle ait eu le tems de pervertir elle-même, si elle le pouvoit, le sang arrêté qui forme la tumeur; & souvent même la gangrene se déclare & se décide entièrement dès les premiers jours de la maladie; ce n'est pas alors à l'inflammation qu'on peut attribuer la perversion des humeurs

Ces observations bien examinées n'ont aucun rapport.

*De l'Inspection du Sang, &c.* 457  
meurs qui causent cette gangrene; puisque nous voyons tous les jours de grandes inflammations qui durent beaucoup plus long-tems, qui vont jusqu'à leur terme, & qui ne donnent aux Chirurgiens expérimentés aucune inquiétude par rapport à ce genre de terminaison (a).

Ce seroit donc parce que l'inflammation seroit parvenue tout d'abord à une telle violence, qu'elle produiroit aussi-tôt dans les humeurs cette dépravation qui cause la gangrene. Mais on observe le contraire dans les inflammations qui tendent à cette terminaison; on y remarque un affaiblissement, une disposition œdémateuse & pâteuse, qui fait reconnoître dans l'inflammation une langueur qui ne montre que de la débilité & de l'impuissance dans le jeu des artères, & qui loin de nous marquer que ce soit la violence de l'action de ces artères & de l'inflammation, qui va faire naître la gangrene, que ces dispositions nous annoncent, elle nous apprend au contraire que c'est la gangrene qui affoiblit cette action pres-

Peut-on attribuer la gangrene à une inflammation parvenue à un degré excessif.

(a) Voyez le Traité de l'Auteur sur la Gangrene, Chap. 14.